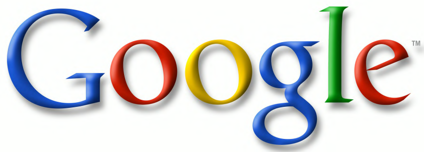
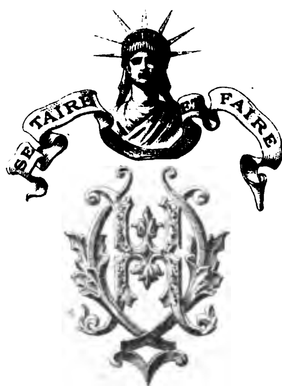
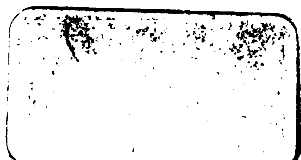



SE TAIRE ET FAIRE



APOLOGIE
DE
SPINOSA.

APOLOGIE

DE

SPINOSA

ET DU SPINOSISME,

CONTRE les Athées, les incrédules et contre les Théologiens scolastiques-platoniciens ;

PAR M. SABATIER, DE CASTRES.

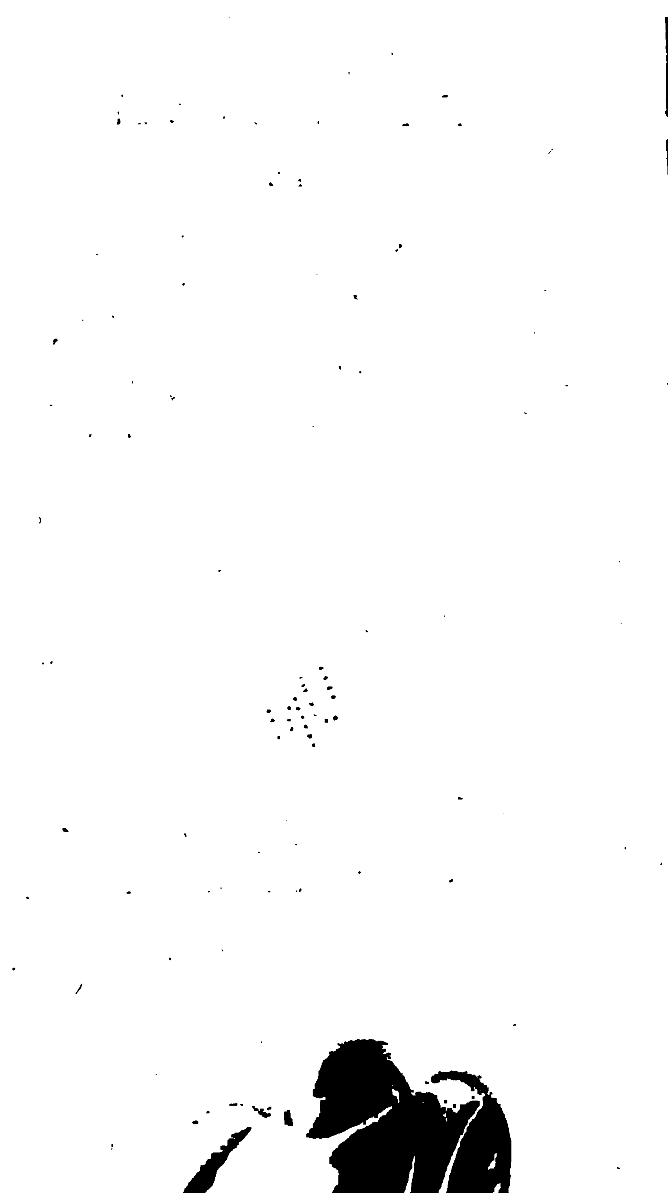
Et mundi infirmissima elegit Deus, ut fortia confutaret.

Epist. ad Corinth. c. 1.

PARIS,

FOURNIER FRÈRES, LIBR. RUE POUPÉE, N. 7.

M. D. CCC X.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Parmi tant de contradictions et de bizarreries qui ont épuisé l'étonnement et familiarisé notre génération avec l'invraisemblance, la défense de *Spinosa* et de son systême, par le dénonciateur des philosophes du dix-huitième siècle, n'est peut-être pas la moins singulière ni la moins frappante. Si, après un temps

où l'on s'est permis de tout faire et de tout dire, notre raison ne s'effraie plus des assertions audacieuses, ne craignons pas d'entendre l'auteur des TROIS SIÈCLES LITTÉRAIRES plaidant la cause d'un auteur proscrit dans toutes les écoles, anathématisé par toutes les sectes religieuses, et regardé comme un athée par les philosophes eux-mêmes. Ecoutons cet étrange apologiste, avant de le juger. Il est possible que la lecture de son écrit, sans en démentir le titre, ne démente pas non plus les principes qu'il a défendus avec

tant de constance et de risques, contre les dominateurs et les corrupteurs du siècle passé.

Spinosa a été jugé par des hommes; il a donc pu être mal jugé. Ce qui est hors de doute, c'est que le caractère et les écrits de celui qui entreprend de réhabiliter sa mémoire, et qui ne redoute pas de prendre la défense de son systême, sollicitent la confiance et commandent l'attention. Sans prétendre juger le fond et le but de sa Dissertation, nous dirons que nous ayant paru ce qui a été écrit de

mieux et de plus raisonnable contre l'athéisme, en faveur de l'immortalité de l'ame et de la vérité de la religion chrétienne, nous avons cru devoir, par pur amour du bien général, l'extraire de l'ouvrage volumineux dont elle fait partie, et la publier séparément.

APOLOGIE

DE SPINOSA.

Je le dis, sans crainte d'être démenti par ceux qui liront en entier mes observations, *Spinosa* a été mal jugé par les savans de toutes les écoles, puisque les théologiens le regardent comme *athée*, et que les philosophes incrédules et les impies s'appuient de ses écrits pour autoriser leurs opinions et leur égarement.

Une erreur, pour être universelle, n'en est pas moins erreur. Tout le monde a cru, jusqu'au temps d'*Hervey* et de *Galilée*, à la stagnation du sang et à l'immobilité journalière de la terre; et pourtant personne n'y croit plus aujourd'hui.

J'ignore si l'on continuera de croire à l'athéisme de *Spinosa ;* mais j'ose dire hautement, envers et contre tous, parce que j'ai en ma faveur la justice et la vérité, qu'on a d'autant plus de tort d'y avoir cru, que l'ouvrage même qui lui a attiré cette horrible imputation est une chaîne non interrompue, de preuves et de démonstrations de l'existence de Dieu. L'auteur a consacré trente-six *Propositions*, suivies, chacune en particulier, d'une *Démonstration* propre à la prouver ; et cela, d'une manière géométrique, *more geometrico*, selon sa propre expression. Je ne connais pas d'ouvrage, publié avant ou depuis le sien, je ne crains pas de l'avancer ; où cette importante vérité soit plus solidement exposée aux yeux d'un esprit sans prévention et un peu familier avec le langage scientifique ; je n'en excepte pas celui de *Clarcke*, qui, par parenthèse, lui est redevable

de toutes ses preuves *à priori*, c'est-à-dire, tirées de la nature même du sujet.

Peu de gens ont lu, moins encore ont compris ou bien entendu son *Ethique*, ou Traité de *Morale*; et le public, trop souvent peuple, n'a jugé cet auteur que d'après les premières critiques qu'on fit de son systême, dans un temps où c'était la mode de traiter d'*athée* quiconque s'écartait des idées scolastiques sur la nature divine.

On peut avoir des opinions différentes de celles de l'école sans être *hérétique*; on peut même mériter le nom d'hérétique sans être *athée*; mais, j'ose le soutenir, *Spinosa* n'a été ni l'un ni l'autre, dans la partie de son *Ethique*, où il a exposé ses idées sur la nature de Dieu.

On peut m'accuser, avec fondement, d'avoir manifesté moi-même, dans le cours de mon Traité *de la Souveraineté*, des opinions différentes de celles

du vulgaire des théologiens; mais on ne saurait, sans injustice, me taxer d'insoumission à aucune des idées dogmatiques, je veux dire consacrées par l'Eglise catholique comme articles de foi. On sait que, sans y être obligé par état (je suis simple tonsuré), je n'ai pas cessé de lutter, pendant quarante ans, contre la secte philosophique, alors même que ses coryphées étaient tout-puissans et adorés en Europe. Malgré ce zèle, ou plutôt à cause de ce zèle religieux et social, je crois devoir profiter de l'anarchie qui règne aujourd'hui dans les opinions et les sentimens, et saisir la circonstance d'un traité spécialement destiné à l'instruction des gens en place, pour dire que nos docteurs et professeurs en théologie, dont la très-grande majorité n'a connu *Spinosa* que par les fausses réfutations de *Bayle* et de *Jacquélot*, sont inexcusables d'avoir taxé si légèrement

d'impiété et d'athéisme, un homme aussi recommandable par ses vertus que par son profond savoir ; un homme qui s'est constamment montré dans tous ses écrits l'apôtre de la Divinité et l'adversaire le plus raisonnable et le plus éclairé des ennemis de l'éternelle et souveraine intelligence. Quoique juif, *Spinosa* vécut toujours en chrétien, et était aussi versé dans notre divin Testament que dans les Livres de l'ancienne Loi. S'il a fini, comme on n'en peut douter, par embrasser le christianisme, il aurait dû être mis au rang des saints, au lieu d'être placé à la tête des ennemis de l'Être-Suprême. O le plus mal jugé des sages, modeste et vertueux *Spinosa !* pardonne-moi d'avoir aussi partagé l'erreur générale sur tes écrits, avant de les avoir lus, et reçois aujourd'hui le tribut de reconnaissance que je te dois. Si, dans un siècle de corruption

et de délire, dans la métropole des talens et des voluptés, sous la chaire même des corrupteurs et des sophistes, je suis resté ferme dans la foi de mes pères, c'est à toi, à ta réunion (1)

(1) Après sa longue et injuste diatribe contre le système de *Spinosa*, le fameux *Bayle* ajoute : « Je viens d'apprendre une chose assez cu- » rieuse; c'est que, depuis qu'il eut renoncé à » la profession du judaïsme, il professa ouver- » tement l'Evangile. Il approuva même une » confession de foi qu'un catholique lui com- » muniqua. » Cette profession de foi, dont les protestans ne parlent pas, imprimée à Amsterdam en 1684, lui fut envoyée par *Jarig Gellis* ou *Jellis*, négociant catholique, avec lequel il s'était lié d'affaires et d'amitié, lorsqu'il faisait des verres de lunettes d'approche, dont il avait un grand débit. *Spinosa* la lui renvoya signée de sa main, et l'accompagna d'une lettre, dont voici le début : *Domine ac amice clarissime, scripta tua ad me missa cum voluptate perlegi, ac talia inveni, ut nihil in illis mutare possim.* Et c'est ce saint homme, une

à cette sainte foi que j'en ai l'obligation.

Et véritablement l'athée, tant soit peu métaphysicien, s'il lit attentivement la *Morale* de *Spinosa*, sera forcé de reconnaître un Être-Suprême, éternel, existant par lui-même, souverainement intelligent par essence, formateur et conservateur de toutes choses : or, du théisme ou judaïsme à la religion chrétienne, il n'y a qu'un pas ; et ce pas, qui est le dernier degré de la perfection morale, est indispensable pour tout bon esprit.

Mais, diront sans doute les théologiens, *Spinosa* n'admettant qu'une seule substance dans le monde, il suit que Dieu et nos ames ont des

---

des plus heureuses conquêtes de la religion romaine, que toutes nos écoles traitent d'athée! *O curvæ in terras animæ et cælestium inanes!* PERS.

parties matérielles et sont, par conséquent, périssables. Je nie cette dernière conséquence, et je dis qu'il n'y a nulle déraison, nulle impiété à croire, ni à dire, que des êtres réels et intelligens sont quelque part, qu'ils occupent un espace, et que, conséquemment, ils ont des parties, quelque subtiles, déliées ou spirituelles qu'on les suppose.

Je ne suis nullement embarrassé de prouver mon assertion et d'en faire sentir la justesse à tout esprit non prévenu ; mais, pour apprivoiser la raison vulgaire avec cette vérité, il faut procéder avec ordre et gradation. L'ignorance, qui est la virginité de l'esprit, n'a pas besoin d'être préparée pour recevoir la vérité ; mais le faux savoir et l'erreur, qui en sont la prostitution, exigent un traitement particulier et préparatoire.

Je commencerai donc par obser-

ver qu'en nous révélant son existence, sa puissance et sa bonté; Dieu ne nous a pas révélé sa nature; que nous sommes des êtres bornés; que des êtres bornés ne peuvent avoir que des idées bornées, et sont incapables de connaître l'intelligence sans bornes et de concevoir l'infini, l'éternité, la toute-puissance, l'omni-science, l'omni-présence, autrement que par abstraction, c'est-à-dire par la négation des bornes, ou par l'addition mentale de l'infini au fini; et qu'enfin les idées que nous avons de la Divinité, hors celles que nous en a données la révélation, sont des idées métaphysiques, qui n'ont nul archétype ou modèle hors de nous, et sont purement relatives à notre manière de voir et de sentir.

Observons encore que Dieu, en nous dévoilant quelques-uns de ses attributs, a pris soin de ne nous donner connaissance que de ceux qui sont relatifs à

nos devoirs et à notre salut; que le seul de ses attributs spéculatifs qu'il ait révélé à *Moïse*, est son *éternité*; encore cette qualité n'est-elle pas rigoureusement étrangère à nos obligations, puisqu'en nous apprenant que Dieu est éternel, elle nous fait entendre qu'il pourra punir éternellement ceux qui auront méprisé ses commandemens. La preuve que la connaissance de l'éternité divine n'était pas nécessaire au salut, et que nous devons la considérer comme une libéralité du Tout-Puissant, c'est qu'il dit lui-même, dans l'*Exode* (chap. 6), qu'il s'est fait connaître à *Abraham* et à ses enfans comme le Seigneur, le Souverain (*El Sadai*), mais non par le nom de l'Éternel (*Jehova*). C'est donc une faveur particulière qu'il a faite à *Moïse*, et, par *Moïse*, à tous ses adorateurs; mais loin de s'être expliqué sur sa nature ou son essence, il appert, par les écrits de l'ancien

et du nouveau Testament, qu'il ne veut être connu des créatures humaines que par les attributs relatifs à leurs obligations envers lui et leurs semblables. Je pourrais citer cent passages de l'Ecriture sainte à l'appui de cette assertion; je me bornerai à ceux qui sont présens à ma mémoire. Voyez dans *Jérémie* le chap. 9, v. 23 et 24; le chap. 22, v. 15 et 16; dans l'*Exode*, le chap. 34, v. 6 et 7. Voyez aussi, dans l'apôtre *saint Jean*, Epit. 1, chap. 2, v. 3 et 4, ces paroles remarquables : « Nous savons » que nous connaissons vraiment Dieu, » lorsque nous gardons ses comman» demens. Celui qui veut faire croire » qu'il connaît Dieu, et qui ne garde pas » ses commandemens, est un menteur, » et la vérité n'est pas en lui. » Et cet autre endroit du même apôtre (*Ibid.*, chap. 4, v. 7 et 8), où il est dit que la charité vient de Dieu, que Dieu est tout amour, et que *celui qui n'aime point*

son prochain ne connaît pas Dieu. Tous nos livres saints déposent que Dieu ne veut être connu que par sa puissance, sa justice et son amour, et que la manière la plus agréable de l'honorer, est d'aimer son prochain comme soi-même. *Jésus-Christ* n'a cessé de prêcher cette doctrine-pratique à ses disciples, et, par eux, à tout le genre humain.

Ainsi, quand la connaissance de la nature divine ne serait pas inaccessible à la pénétration humaine, elle ne pourrait être l'objet d'un dogme ou article de foi ; et la révélation n'en ayant rien dit, et l'Eglise ayant gardé le silence sur cet objet, on n'est point *hérétique*, moins encore *athée*, pour affirmer qu'elle est corporelle ou matérielle, c'est-à-dire substantielle ou réelle. On est tout au plus téméraire de prononcer sur des objets étrangers au salut, et dont Dieu s'est réservé la

connaissance (1) ; mais le premier tort à cet égard est aux théologiens, qui,

---

(1) « J'estime que c'est une témérité bien » folle, que de vouloir pénétrer dans la con- » naissance de la nature de Dieu, » dit formellement *Procope*, premier évêque des Goths.

Pascal fait observer à ceux qui combattent notre religion, qu'elle ne se vante pas « d'avoir » une vue claire de Dieu et de le posséder à » découvert et sans voile ; que Dieu s'est caché » à la connaissance des hommes, et que c'est » même le nom qu'il prend dans les Ecritures, » *Deus absconditus.* »

Saint Denis l'Aréopagite dit que c'est lorsqu'on reconnaît qu'on ne connaît pas Dieu, qu'on le connaît le mieux : *Tunc Deum maximè cognoscimus, cùm ignorare eum cognoscimus.*

Enfin *Clarcke* avoue que « lorsqu'il s'agit de » déterminer la manière dont Dieu est infini et » dont il peut être présent partout, nos entendemens bornés ne sauraient ni l'expliquer ni » le comprendre. » Les théologiens ressemblent donc à des aveugles qui auraient pris sur eux d'apprendre et d'expliquer à d'autres

adoptant trop légèrement les idées chimériques de *Platon*, les ont imprudemment appliquées à la doctrine évangélique, et se sont efforcés de les ériger en dogme, sans s'apercevoir que ces idées compromettaient la vérité du christianisme, et n'étaient propres qu'à lui susciter pour ennemis tous les bons esprits, et même les esprits médiocres qui s'adonneraient aux sciences exactes, à l'étude de la physique, et à celle de la saine métaphysique.

Et véritablement il faut fermer les yeux de l'esprit, et ceux même du corps, à toutes les notions connues, pour ne pas voir qu'un être incorporel et sans parties ne peut agir sur la matière, ni la matière sur lui; qu'il ne peut avoir aucun rapport immédiat ou éloi-

---

aveugles les traits et la physionomie d'une personne qu'ils n'auraient connue que par ce que leur en aurait dit le peintre ou le sculpteur.

gné avec elle; qu'un tel être est moins qu'un ciron et que la millième partie d'un ciron; que c'est le néant: et le néant ou l'absence des êtres réels, peut-il opérer sur les êtres existans? Une substance sans étendue, sans parties, ne touche à rien, ne peut rien; et telle n'est assurément pas la substance divine, principe du mouvement, ni celle de notre âme, principe du sentiment. Pour ne parler que de celle-ci, on ne sait que trop qu'elle touche à la matière, et que cet esprit, dont nous sommes si fiers, qu'on nous dit sans parties, ne se ressent que trop des mauvaises dispositions de nos organes, et même du plus ou moins de finesse et d'énergie de notre organisation. C'est la flamme plus ou moins vive, selon que la mèche et la bougie sont plus ou moins pures; c'est le feu du génie, lumineux dans *Buffon*, brillant dans *Voltaire*, volcanique dans *Rous-*

seau, terne dans *Marmontel*, etc.

Je le dis donc hardiment, parce qu'il est utile de le dire et que l'impiété ne saurait en tirer aucun avantage, comme on le verra tout-à-l'heure; le plus haut degré de déraison et d'extravagance où les hommes soient jamais parvenus, est celui d'avoir cru honorer l'Être-Suprême en le dépouillant de toute forme corporelle, celui de prétendre qu'une substance réelle se trouve partout et n'habite nulle part, ou qu'elle occupe un lieu sans avoir de l'étendue et des parties. Quoi de plus absurde et de plus fou, en effet, que de qualifier d'immatériel et de priver d'organisation l'Être par excellence, l'Être éternel, infini, souverainement intelligent, tout-voyant, tout-puissant, formateur, ou, pour employer l'expression reçue, mais à laquelle on donne un faux sens, *créateur* du ciel et de la terre, moteur et conservateur de l'univers?

Il implique contradiction que ce qui n'est pas matière puisse avoir quelque réalité ; c'est vouloir qu'une chose soit et ne soit pas en même temps. L'inexistence et l'immatérialité sont deux mots parfaitement synonymes aux yeux de quiconque juge par sa raison, et non par tradition. Dire que Dieu est un pur esprit, lorsqu'on entend par *esprit* un être incorporel, c'est formellement affirmer et nier à la fois son existence.

On ne concevrait pas comment une pareille extravagance a pu prendre racine dans des têtes cultivées, si on ne réfléchissait que la religion est un objet d'autorité, et non de discussion; qu'on a pris les idées erronées de l'école pour la religion elle-même, et que ce qui nous est inoculé, dans notre enfance, comme vrai, nous le paraît toujours. Si les *Pascal*, les *Descartes*, les *Leibnitz*, les *Newton*, les *Fénélon*, ces grands favoris de la Suprême

Intelligence, n'avaient pas adopté sans examen et regardé comme un dogme le systême de la pure spiritualité, il est plus que probable qu'ils l'auraient combattu, au lieu de l'admettre; et dès-lors ces beaux génies n'auraient éprouvé aucun embarras dans les preuves qu'ils ont données de l'existence de Dieu; preuves presque toutes caduques, par l'évidence de la fausseté du principe sur lequel elles sont appuyées. Dieu voyant tout, remplissant tout, pénètre nécessairement la matière et tous les points de l'immensité de l'espace : pour pénétrer la matière et l'espace, qui est une matière subtile, transparente, insensible à la vue, il faut indispensablement correspondre avec la matière, et avoir de l'étendue et des parties : or, Dieu étant par essence infini et présent partout, il est impossible de le séparer de l'univers, et absurde d'en faire un pur esprit.

Un être sans organes, sans corps visible ou invisible, est la négation de l'être, un être chimérique, une privation d'existence; et ni *Moïse*, ni aucun prophète, ni même aucun philosophe païen, avant *Platon*, n'ont dit qu'il existait des esprits purs ou sans corps. De tels êtres ne sont concevables que par abstraction, que par opposition à des êtres positifs et réels.

Les partisans du spiritualisme ou platonisme, en dépit de leurs idées, rendent eux-mêmes hommage à cette vérité, et assignent forcément des propriétés matérielles à Dieu, lorsqu'empruntant le langage de l'Ecriture ils disent que Dieu tient le cœur des rois dans ses *mains*, que son *œil* pénètre nos pensées; lorsque, dans les temps de grandes calamités et dans les momens de crainte et de terreur, on les voit corporifier l'Être-Suprême et le supplier de ne point appesantir son *bras*

sur eux. Au bruit redoublé du tonnerre et aux feux éclatans de la foudre, tout bon chrétien croit voir la *main* de Dieu prête à le frapper. En un mot, on est d'autant plus fondé à corporifier l'Être-Suprême, que, dans la sainte Ecriture, il dit lui-même que s'il parle aux prophètes par inspiration ou par songes, il se montre corporellement à *Moïse* et lui parle face à face. Or, le plus obstiné des théologiens sera forcé de convenir qu'au moins, dans ses entretiens avec son ministre, Dieu n'était pas un pur esprit. Un être sans parties, sans corps, pourrait-il en emprunter ? Pourrait-il s'amalgamer avec la matière, s'il n'avait de l'analogie avec elle ? Le moyen de se persuader, quand on a l'esprit juste et sain, qu'une puissance, et une puissance en action, soit sans parties ; qu'une chose soit à la fois active et sans étendue ; qu'un être opère sur la matière et qu'il la pénètre sans la toucher, ou

qu'il la touche sans avoir une substance corporelle ?

Il est physiquement démontré que les ames agissent les unes sur les autres; et il est moralement démontré impossible que ce qui n'a point de parties visibles ou invisibles puisse agir ou influer sur quoi que ce soit : *tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res*, comme l'a dit un poëte impie, mais dont l'impiété et les erreurs ne sauraient détruire les vérités évidentes qu'il a employées abusivement pour défendre ses opinions sacriléges et anti-sociales.

A force d'avoir voulu simplifier la Divinité, les métaphysiciens ont fait disparaître son essence et sa réalité, et ont rendu son existence impossible pour tout esprit capable de la méditer de sang-froid. En composant Dieu de tout ce que nous sommes et de tout ce qui nous manque, ils l'ont dénaturé; et c'est pour l'avoir jugé d'après l'idée

es théologiens, que les philosophes
nt cessé d'y croire, et que *Pascal* lui-
même a, plus d'une fois, révoqué son
xistence en doute, comme on le voit
airement dans l'article 8 de ses *Pen-
ées*, ainsi que dans ce passage : « S'il y
a un Dieu, il est infiniment incom-
préhensible, puisque n'ayant ni par-
ties, ni bornes, il n'a nul rapport à
nous : nous sommes donc incapables
de connaître ni ce qu'il est, ni s'il
est. »

Il y a grande apparence que si la
Iorale de *Spinosa* eût paru avant la
ort prématurée de *Pascal*, une sim-
e lecture de cet ouvrage eût suffi à
profond génie pour lui faire sentir
fausseté du principe de la pure spi-
tualité; et, dès-lors, il eût vu que ce
e les philosophes appellent la *Na-
re*, les chrétiens la *Providence*, et
athées le *Hasard*, n'est qu'un même
re, l'Être existant par lui-même; la

substance éternelle, infinie et nécessaire; et ce trait de lumière l'eût préservé des doutes qu'il a candidement manifestés sur l'existence de Dieu, doutes qui déparent ses *Pensées*, et que celui qui en a été le premier éditeur aurait dû en retrancher, afin d'épargner un scandale aux croyans, et d'ôter aux incrédules un argument de plus.

Ainsi, qu'on ne s'y trompe point, en attaquant les idées scolastiques sur la nature divine, et en leur préférant celles de *Spinosa*, loin de favoriser l'impiété, nous la combattons sur son propre terrain, nous lui arrachons son arme la plus dangereuse, et la forçons dans son dernier retranchement, puisqu'il ne lui est plus permis de douter que Dieu et notre Ame ne soient des êtres réels, des êtres dont on ne peut nier l'existence sans renoncer au sens moral, quoique nous ne connaissions de leur essence que ce que la révélation nous en a

appris : mais il suffit de connaître leur réalité ; et, loin de la nier, *Spinosa* l'a mieux démontrée qu'aucun autre théosophe.

Sans entrer dans une exacte analyse de son systême, nous dirons que, dans la première partie de sa *Morale*, où il ne traite que de Dieu, *de Deo*, l'auteur s'est proposé de démontrer que la perfection souveraine ou la réalité consiste dans l'étendue et l'intelligence, l'une et l'autre infinies et réunies dans un seul et même sujet. Pour rendre sa démonstration irrécusable, il suit la méthode indiquée par *Pascal*, c'est-à-dire qu'il commence par expliquer le sens qu'il attache aux termes et aux noms des objets dont il va traiter, et qu'il n'avance aucune proposition qu'il ne démontre par des vérités déjà connues. Il donne d'abord les définitions de la *cause*, du *fini*, de la *substance*, de ce qu'il entend par *attribut*, *mode*,

chose libre, *éternité*; et ces différentes définitions, suivies d'axiomes qui en sont le rigoureux résultat, cadrent toutes parfaitement avec celle qu'il donne de Dieu. « J'entends, dit-il, » par *Dieu*, un Etre infini, c'est-à- » dire, une substance qui renferme » en soi une infinité d'attributs, dont » chacun représente et exprime une es- » sence éternelle et infinie (1) » : et tout son traité *de Deo* n'est qu'un développement méthodique et démonstratif des principes qu'il a mis en avant. Ce développement très-serré, très-précis, est composé de trente-six *propositions*, dont chacune en particulier est suivie d'une *démonstration*; et quand

---

(1) *Per Deum intelligo ens absolutè infinitum, hoc est, substantiam constantem infinitis attributis, quorum unum quodque æternam et infinitam essentiam exprimit.* ETH. *pars* 1, *de Deo*.

celle-ci n'est pas assez claire, il a soin de l'accompagner d'une explication. Voici quelques-unes de ses *propositions :* on verra qu'elles ne sont qu'une conséquence directe de l'idée qu'il attache à la substance ou à Dieu, et qu'elles ne tendent qu'à remplir la grande lacune que l'athéisme opère dans le cœur humain.

« Deux substances ayant des attri-
» buts différens, n'ont rien de commun
» entre elles. — Des choses qui n'ont
» rien de commun entre elles, ne
» peuvent agir l'une sur l'autre. — Une
» substance éternelle, infinie et unique,
» ne peut produire une autre subs-
» tance, etc. »

C'est plus qu'il n'en faut pour mettre le lecteur à portée de voir que le Dieu de *Spinosa* est la nature elle-même, mais la nature intelligente et infinie par essence, non cette nature aveugle et insouciante de l'auteur impie qui

prétend en avoir dévoilé le *système*; que l'intelligence et l'étendue sont deux propriétés éternelles de la substance ou de Dieu ; que c'est dans la pensée et l'étendue ou réalité que réside la perfection ; que ces deux attributs de la substance ou de l'Être existant par lui-même sont inséparables par essence ; et que hors de Dieu, qui est infini, éternel, qui voit tout, entend tout, pénètre tout, dirige tout, remplit tout, il n'y a rien et ne peut y avoir rien.

Ainsi le Dieu de *Spinosa* ne diffère de celui, je ne dis pas des chrétiens, mais des théologiens, qu'en ce qu'il a de l'étendue et de la réalité ; qu'en ce qu'il a tiré le monde et toutes choses, non du néant, mais de lui-même ou de la substance infinie et éternelle qui remplit tout et forme tout.

Il ne s'agit plus, pour être convaincu de son orthodoxie, que de savoir si, par le mot *créer*, en hébreu *barah*, l'Ecri-

ture sainte entend tirer du *néant* ou du *rien*, mots vagues et inconcevables qui n'expriment qu'une négation.

Or, tous les savans assurent que, dans les livres saints; le mot *creare* est employé dans le sens de former, façonner, arranger, renouveler. *Saint Jérôme* dit que c'est la même chose que *condere*, fonder, édifier, bâtir, *Grotius* prétend que, pour rendre la phrase hébraïque du premier verset de la *Genèse*, il faut dire : *Lorsque Dieu fit le ciel et la terre, la matière était informe*. Au surplus, la Bible ne dit nulle part que Dieu ait fait le monde de rien, pas même la lumière ; que dis-je? pas même l'ame de l'homme, puisqu'il est dit que Dieu anima l'homme de son souffle. Quand il fit le monde, il en prit les élémens dans lui-même; et quoique *Moïse* ne l'ait pas dit, il ne s'en suit pas que la chose ne soit pas vraie. Le silence n'est pas toujours une



négation ni un démenti ; mais l'axiome *ex nihilo nihil* (rien ne se fait de rien), est d'une vérité éternelle que rien ne peut ébranler. Le mot *création*, pour l'action de tirer du néant, est une subtilité théologique. Les anciens ne l'ont employé que dans le sens de formation, façonnement, établissement. *Creatio et annihilatio*, dit fort bien le docteur *Burnet*, *hodierno sensu sunt voces fictitiæ ; neque enim occurrit, apud Hebræos, Græcos aut Latinos, vox ulla singularis, quæ vim istam olim habuerit* (1). Mais les modernes, à force d'analyses, de raisonnemens et de subtilités, ont détourné presque tous les mots de leur signification primitive, fait prendre un sens métaphysique et figuré aux termes inventés pour exprimer des sensations et des réalités, et

---

(1) *Archæolog. philosoph. T. 1. c. 7.*

ont fini par réaliser leurs abstractions et par leur croire une existence positive.

Au surplus, les attributs de Dieu étant adéquates de son existence, éternels comme lui, et Dieu voyant tout, remplissant tout, il est clair qu'il n'a pu tirer que de lui-même tous les corps qu'il a formés, ni en placer aucun hors de lui.

Si ce n'est pas là de la logique et de la raison, il n'y en eut jamais parmi les hommes.

Ajoutons, en faveur de ceux qui ne rejettent pas l'autorité de l'Ecriture sainte, que, l'homme étant un corps sensible et pensant, et Dieu ayant fait l'homme *à son image*, Dieu doit être nécessairement corporel; et en faveur des catholiques de bonne foi, que, Dieu étant en corps et en ame dans l'Eucharistie, ne peut y être qu'avec des parties locales et corporelles. Aussi est-ce là

qu'ils l'adorent comme présent à leurs regards et à tous leurs sens.

Ainsi, loin de favoriser l'impiété, les idées de l'auteur de l'*Éthique* la combattent, appuient la vérité des dogmes du christianisme, mettent plus à portée de notre intelligence ce qu'ils ont de mystérieux, et raffermissent les motifs de notre croyance.

Mais quand *Spinosa* se serait trompé sur la qualité de la substance divine, ce qui paraît improuvable, mériterait-il l'infâme qualification d'*athée*, qu'on lui donne dans toutes les écoles? Loin de nier ou de renier Dieu; il le voit partout et s'efforce de le montrer dans tout ce qui existe. O hommes! que vous méritez peu que ceux qui vous ont observés et qui ont médité sur les maux qui vous accablent, prennent la peine de vous éclairer sur vos travers et vos injustices, qui sont la cause de vos malheurs! Quand tous sont injustes et fous,

celui-là seul qui ne l'est pas paraît l'être, et il doit s'attendre aux plus mauvais traitemens. *Galilée* à qui, je ne dis pas l'Eglise, mais ses satellites, doivent une amende honorable perpétuelle, fut mis en prison pour avoir découvert une vérité devenue, depuis, universelle; *Descartes* mourut et passa les deux tiers de sa vie hors de son pays, pour avoir appris aux hommes l'art de raisonner juste; *Spinosa* fut frappé d'un coup de poignard par un juif fanatique, anathématisé par ses contemporains, et reste flétri par la postérité, pour avoir eu de la Divinité les idées les plus saines et les plus à la portée de la raison humaine; et l'auteur des *Trois Siècles*, pour avoir osé, le premier, prendre la défense de ce savant vertueux, doit s'attendre à éprouver, de la part des théologues de toutes les sectes, les mêmes persécutions qu'il a éprouvées de la part des philosophes de toutes les



factions (1). On sait qu'il a été forcé de sortir de sa patrie pour avoir tenté de la préserver des délires atroces qui ont

(1) Des prêtres catholiques-romains ont déjà vérifié ce fatal pressentiment : plus haineux et moins francs dans leur animosité que les autres castes, ils ont surpassé les philosophes dans l'art de me calomnier et de me nuire. Dénigrant ma personne qu'ils ne connaissent pas, mes ouvrages qu'ils n'ont pas lus ou qu'ils ont mal compris ; me dépeignant, auprès des ames simples et religieuses, comme un hérétique et un vrai réprouvé, ils anticipent sur l'office des démons, et s'efforcent de me faire éprouver, dès ce monde, les privations et les supplices des damnés. Il est très-rare que les confesseurs et les apôtres de la vérité n'en soient pas aussi les martyrs. N'y ayant aujourd'hui de bon dans le bon parti que le parti même, je m'attends à mourir dans l'abandon, mais avec la consolation d'emporter l'estime de tous ceux qui m'ont un peu fréquenté, et avec l'espoir d'être un jour vengé, par quelque homme à talent, de la sottise et de l'ingratitude de mes compagnons d'infortune.

déshonoré l'histoire universelle du dix-huitième siècle ; et les amis du gouvernement monarchique n'apprendront peut-être pas sans intérêt qu'il est empêché d'y rentrer par la crainte d'y périr de misère, ayant été dépouillé de toutes ses pensions.

Ce sont les protestans qui, les premiers, ont attaqué et décrié *Spinosa*, parce qu'ils ne pouvaient lui pardonner d'avoir embrassé la religion romaine, en Hollande, au sein du protestantisme. On formerait une bibliothèque, si l'on rassemblait les libelles et les critiques publiés contre lui dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Après le fameux *Bayle*, les plus connus de ses réfutateurs sont le célèbre *Jacquelot*, prédicateur du roi de Prusse, et *Jean Colerus*, ministre de l'Eglise luthérienne de la Haye. Ce dernier a écrit une *Vie de Spinosa*, qu'il fit imprimer, en 1706, à la tête d'un sermon qu'il

avait prêché contre lui un jour de Pâques. Mais cet adversaire a, du moins, la bonne foi de convenir que *Spinosa* vécut, non-seulement en homme de grande probité, mais en homme de bien; et il cite de lui des traits de modération, de charité et de désintéressement (1) qu'on admirerait dans la vie d'un saint.

Bayle, le plus acharné des détrac-

---

(1) L'amour de *Spinosa* pour la retraite lui fit refuser plusieurs places, entre autres, une chaire de professeur de philosophie qui lui fut offerte par l'électeur Palatin. Un de ses amis, M. *Simon de Vries*, le croyant mal à l'aise, à cause de la vie frugale qu'il menait, lui avait envoyé, en présent, deux mille florins qu'il refusa d'accepter. Le même M. *Simon*, approchant de sa fin et n'ayant ni femme ni enfans, voulait l'instituer son héritier; mais *Spinosa* l'en détourna, et se contenta d'une pension viagère, dont il a joui jusqu'à sa mort, survenue subitement, en 1677, dans la quarante-quatrième année de son âge.

teurs de *Spinosa*, répondant, dans une nouvelle édition de son *Dictionn. hist. et critique*, à ceux qui lui avaient reproché de ne l'avoir pas entendu, dit en propres termes : « C'est avec le plus » grand plaisir du monde que j'avoue- » rai mon erreur, s'il se trouve qu'ef- » fectivement *Spinosa* ait été carté- » sien, et que toute l'impiété qu'on lui » impute ne vient que d'un mal-en- » tendu. » Or, il est prouvé, et tous les ennemis du spinosisme en conviennent, que, dans son Traité de *Morale*, *Spinosa* a effectivement adopté les principes de *Descartes* (1). Il est même

(1) On connaît l'argument de *Descartes* : *tout est plein, donc il y a un Dieu.* Il aurait dû naturellement ajouter : donc Dieu, qui est partout, n'est pas un pur esprit ; car un pur esprit n'est nulle part et ne peut entrer dans le plein. Mais ne semble-t-il pas avouer que Dieu remplit tout, physiquement ou avec étendue, lorsqu'il affirme, dans ses

probable que c'est aux *Méditations métaphysiques* de ce philosophe que nous devons l'*Éthique*, comme nous leur avons dû, depuis, *la Recherche de la Vérité*, du Père *Malebranche*, qui, par parenthèse, n'est que le spinosisme

---

Méditations métaphysiques, « que Dieu ne peut » être étendu que comme on le dit du feu » contenu dans un morceau de fer, qui n'a » point, à proprement parler, d'autre exten» sion que celle du fer même ? » C'est précisément ce que *Spinosa* a voulu prouver, en disant que Dieu est l'ame, le mouvement, l'intelligence de l'univers. Dieu est dans toute la matière, comme le feu dans le fer, l'eau dans les plantes, l'air dans le diamant, etc. *Newton* a été forcé de dire aussi, « que toutes les choses » sont contenues en Dieu et se meuvent en » lui, mais sans action réciproque, *sed sine* » *mutua passione*. » Les plus grands hommes ont été dans la nécessité de se contredire, pour avoir admis le principe de la pure spiritualité, qui, je le répète, n'est qu'une négation de la substance ou de la réalité.

spiritualisé. L'oratorien voit aussi tout en Dieu; mais malheureusement son Dieu est celui des modernes théologiens, un être platonique, une pure abstraction, bien qu'il lui donne une *étendue intelligible*; ce qui a jeté cet écrivain dans des illusions, dans des paralogismes et des contradictions inévitables, que les Port-Royalistes lui ont amèrement reprochés, et qu'ils auraient dû lui pardonner en faveur de la droiture de ses intentions, qu'ils ne pouvaient méconnaître sans mauvaise foi (1).

Les théologiens se sont montrés plus indulgens à l'égard de Fénélon qui, partant du principe de l'incorporéité, n'a pu non plus éviter les con-

(1) Au moins ne peut-on douter de la mauvaise foi et de la malignité du grand *Arnaud*, quand on a lu la *défense* et les diverses *lettres* du *P. Malebranche* contre les attaques de ce docteur janséniste.

tradictions, les sophismes, les absurdités dans sa *Démonstration de l'existence de Dieu et de ses attributs*. Comme l'auteur de la *Recherche de la Vérité*, il donne à Dieu une étendue qu'il nomme *intellectuelle*, et, à l'exemple des anciens Pères de l'Eglise, il attache au mot *esprit* un sens compatible avec les propriétés de la matière organisée, sans que les scolastiques lui aient fait le moindre reproche à ce sujet. Ce qui est remarquable, c'est que lorsque l'illustre prélat composa la *Démonstration de l'existence de Dieu et la Réfutation du spinosisme*, il ne connaissait *Spinosa* indubitablement que sur parole; et rien ne prouve qu'il ait lu depuis aucun de ses ouvrages. Ce qui est certain, c'est que dans sa prétendue et longue *Réfutation du spinosisme*, on ne trouve aucune citation du livre de *Spinosa*, et que le nom même de ce juif converti est écrit avec

un *z* au lieu d'une *s*, faute que *Fénélon* eût évitée, s'il eût vu la signature de *Spinosa* si souvent répétée dans le recueil de ses œuvres, ou seulement son nom écrit sur le frontispice. Ce qui est encore plus décisif, c'est qu'à la corporéité près, *Fénélon*, qui n'avait pas moins de sagacité et de profondeur que *Spinosa*, emploie, mais avec plus d'éloquence, les mêmes principes et les mêmes raisonnemens pour démontrer l'existence de Dieu et prouver l'unité, la simplicité, l'éternité, l'immensité, l'omni-science et la perfection de son essence. Nos lecteurs pourront en juger par les citations suivantes, puisées dans le chapitre 2 de la deuxième partie de la *Démonstration*.

« Dieu est éminemment et d'une » manière infiniment parfaite tout ce » qu'il y a de *réel* et de *positif* dans » les êtres qui existent, tout ce qu'il » y a de positif dans les *essences* de

» toutes les créatures possibles. Il est » tellement tout *être*, qu'il a tout » l'être de chacune de ses créatures, » mais en retranchant la borne et » les imperfections qui les restrei- » gnent. »

Qu'on ne s'y méprenne point, ce n'est pas *Spinosa* qu'on fait parler, mais c'est *Fénélon* qui parle et qui croit réfuter le spinosisme en renchérissant sur *Spinosa*. Continuons de citer, et nous verrons que le cygne de Cambrai, qui avait l'esprit aussi juste que le cœur droit, appuie plus fortement que *Malebranche* l'opinion si raisonnable d'une substance unique.

« Quand Dieu, dit-il, envoie *Moïse* » avec tant d'autorité prononcer son » nom, et pour déclarer ce qu'il est, » *Moïse* ne dit point: *celui qui est* » *esprit m'a envoyé vers vous*; il » dit, CELUI QUI EST. *Celui qui est*

» dit infiniment davantage que *celui* » *qui est esprit*. Celui qui est esprit » n'est qu'esprit; *celui qui est par ex-* » *cellence* est esprit, est créateur, tout- » puissant, immuable; il EST sou- » verainement sans être rien de fini » et de *particulier*. S'il était *esprit*, » selon notre manière bornée de con- » cevoir, ce qu'on appelle esprit, » c'est-à dire, déterminé au genre » particulier d'ÊTRE, il n'aurait au- » cune puissance sur la nature corpo- » relle, ni aucun rapport à tout ce » qu'elle contient; il ne pourrait ni » la produire, ni la conserver, ni la » mouvoir, etc. »

En un mot, comme en mille, *Fénélon* reconnaît, comme *Spinosa*, que s'il existait quelque chose, quelque être différent ou séparé de la nature divine, Dieu ne serait pas infini; d'où il suit qu'il n'existe et ne peut exister qu'une substance, et que cette

substance est essentiellement et infiniment intelligente, et que d'elle émanent les intelligences finies et bornées et tout ce que nous appelons puissance et perfection, visible ou invisible.

Les temps sont arrivés où il faut avoir de l'Etre-Suprême et de l'ame humaine des idées différentes de celles de l'école, des idées plus dignes de la religion, et moins propres à fournir des armes contre elle. Les temps sont arrivés où il est indispensable de purger la morale et la politique des faux principes qui les ont défigurées et déshonorées l'une et l'autre. Oui, les temps sont arrivés où acheveront de s'accomplir les pressentimens de mon jeune âge, consignés dans une de mes Lettres à mon premier patron, M. *Helvétius*, écrite en 1766, peu de temps après mon arrivée à Paris, où cet excellent homme m'avait appelé. Je la rapporterai à la suite de cet *Éclaircissement*. On verra

que j'avais pressenti, bien des années avant l'événement, la chute de la religion et de la royauté en France, et celle de la philosophie elle-même, et que j'avais dès-lors une secrète idée que je serais un jour le réformateur des erreurs de mon siècle, lesquelles devaient naturellement amener les malheurs dont j'ai été le prophète et la victime.

Mais le moyen de se persuader qu'à la voix d'un médiocre littérateur, les différentes écoles chrétiennes adoptent une théorie contraire à celle qu'ont solennellement professée les *Nicole*, les *Pascal*, les d'*Arnaud*, les *Abadie*, les *Saurin*, les *Leibnitz*, les *Descartes*, les *Newton*, les *Clarcke*, les *Fénélon*, les *Bourdaloue*, et le grand *Bossuet* lui-même ? On peut répondre : 1°. Que le prolongement et l'universalité d'une opinion n'empêchent pas qu'elle ne soit fausse et pernicieuse, telle

que fut, pendant tant de siècles, celle de la stagnation du sang; 2°. Que le talent et le génie ne sont pas toujours à l'abri de l'erreur, et surtout des erreurs communes, consacrées par le temps, et enracinées dans l'esprit dès l'enfance, par l'éducation, l'exemple et la croyance publique; 3°. Que les plus grands hommes ne sont que des hommes ordinaires, quand on les met en opposition avec la raison et la vérité, lesquelles, une fois connues, finissent par triompher des autorités que l'erreur leur objecte.

Au surplus, tant que le christianisme professera l'immatérialité ou la non-étendue de Dieu et des Ames, il aura indispensablement pour ennemis les naturalistes, les chimistes, les anatomistes, les médecins et tous les observateurs de la nature. C'est cette absurde doctrine qui a peuplé le monde chrétien d'hérésiarques, d'impies, d'in-

crédules et d'athées. Regardant le spiritualisme comme un dogme de la religion, les matérialistes en ont conclu qu'elle était fausse, puisqu'elle professait une erreur manifeste à l'observation. De là leurs doutes sur les vrais dogmes, sur les dogmes salutaires et universels de l'immortalité de l'ame, de l'existence d'une vie à venir, d'un Dieu créateur ou ordonnateur du ciel et de la terre, conservateur de l'univers, vengeur et remunérateur, etc.

Heureusement la religion ni l'Église universelle n'ont point mis au rang des dogmes le spiritualisme pur ou la noncorporéité de l'Etre-Suprême; et cette seule observation suffit pour faire sentir, même aux esprits vulgaires, que l'incrédulité ou l'impiété des matérialistes n'est fondée que sur l'erreur. Et véritablement les meilleurs esprits, parmi les philosophes anciens et modernes, ont regardé la matière comme co-éternelle

avec Dieu ou la nature; comme indé- pendante, vu qu'il n'y a rien hors d'elle; comme immuable, vu qu'elle ne peut changer d'essence, quoiqu'elle change sans cesse de modifications, de formes ou de combinaisons; comme existante par elle-même, puisque n'ayant pu commencer d'exister, elle ne peut s'anéantir; comme intelligente par sa nature, puisqu'elle se gouverne par des lois admirables et constantes; comme infinie, puisque si tout ce qui existe ou tout ce que notre esprit peut concevoir est matière, elle ne peut être bornée par rien; comme unique, puisqu'on ne peut connaître Dieu que par elle, et qu'existante de toute éternité, elle ne peut avoir été produite par une autre substance; et ces divers attributs conviennent tous à l'Être-Suprême. *Apulée*, tout platonicien qu'il était, appelle la matière ou la nature *rerum parens*, *elementorum omnium domina*, *sæ-*

culorum progenies initialis, matrem siderum, parentem temporum, etc. (1). Qui ne reconnaît là le caractère de

---

(1) Pour prouver que *Pline* le naturaliste n'était point athée, quoiqu'il paraisse s'annoncer pour tel au commencement de son histoire, on n'a besoin que de citer le commencement du chapitre premier de son second livre, où il dit, d'un ton très-dogmatique : Il faut croire que le monde, ou ce » qui est renfermé sous la vaste étendue des » cieux, est la *Divinité* même, éternelle, » immense, sans commencement ni fin. » *Varron* avait dit avant lui : « Je crois que » Dieu est l'ame de l'univers, que les Grecs » ont nommé *kosmos*, et que l'univers lui-» même est Dieu. » Cette opinion n'est ni d'un impie, ni d'un homme déraisonnable, ni indigne d'être adoptée par les chrétiens.

Varron pouvait avoir puisé cette idée dans *Aristote*, qui regarde (L. 8. Phys.) le monde comme éternel. Quelques Pères de l'Eglise ne sont pas éloignés de croire aussi que la matière existe de toute éternité ; mais, que Dieu lui a

la Divinité? Ainsi, dans le systême de *Spinosa*, l'existence de Dieu est

---

donné, à l'époque appelée *Création*, les formes qu'elle offre à nos regards. Voyez *saint Thomas*, 1 *P. Quest.* 46. *Article* 2. *et Opus.* 27.

Au reste, ce n'est que par des paralélogismes et des pétitions de principe que *Clarcke* s'est efforcé de prouver que le monde matériel n'est pas l'Être éternel; on ne conçoit pas plus, ne lui en déplaise, la non-existence de la matière, que celle de l'Être non-matériel existant de toute éternité. La substance matérielle n'est pas plus finie que celle de l'Être infini, qu'on en suppose dépourvue, c'est-à-dire, qui n'a de réalité que dans l'imagination. Toute faible que soit la raison humaine, ce n'est que par elle que nous jugeons et que nous pouvons prononcer sur les choses : or la raison nous dit clairement qu'il ne peut rien sortir du néant, et que si Dieu avait créé la matière qui compose l'univers, il l'aurait nécessairement prise ou dans lui ou hors de lui; et dans ce dernier cas, il ne serait pas infini, puisqu'il aurait existé quelque chose hors de lui. Nous ne concevons pas l'éter-

imméconnaissable : elle est sentie, touchée par nos idées, comme les corps le sont par nos sens et par nos mains. Il ne s'agit donc plus, pour confondre les athées et détruire même l'athéisme, que de prouver que la puis-

---

nité, mais nous concevons qu'elle doit être; car de ce que quelque chose existe, quelque chose existe de tout temps, puisqu'il est démontré qu'il n'y a pas d'effet sans cause : nous ne concevons pas non plus l'éternité de la matière, mais nous voyons que la matière existe. Peut-on en dire autant de la substance qu'on lui oppose? L'existence de la matière est sans doute au-dessus de notre raison, et l'existence d'un Être réel, privé de matière, est contraire à toutes les notions de la raison humaine. Je n'exige pas que vous me fassiez concevoir un mystère; mais je suis en droit d'exiger que vous prouviez que le mystère existe. Je ne conçois pas comment un grain de blé en produit 50 ou 60; mais je vois la chose, et je ne vois ni ne puis concevoir l'existence d'un pur esprit qui, aux yeux de toute raison saine, n'est qu'une négation de corporéité ou d'existence réelle.

sance de créer, de conserver, de gouverner, n'est pas dépourvue d'intelligence; et *Spinosa* met en principe que l'étendue infinie et l'intelligence souveraine ou sans bornes, sont les attributs inséparables de la substance ou de la matière éternelle; de sorte que d'après son système, l'athéisme, cet orphelinage des ames, devient *contradictoire*, absurde et impossible, dès qu'il est démontré que la nature ou la puissance de produire n'est pas dépourvue d'intelligence: et le moyen, quand on consulte la raison, de refuser l'intelligence à l'artisan de l'intelligence animale et humaine? Nul être ne peut donner ce qu'il n'a pas; et quand l'intelligence de l'être quelconque à qui l'homme doit la sienne ne surpasserait l'esprit humain que de ce que l'esprit humain surpasse celui des brutes, c'en serait assez pour prosterner l'humanité devant cette intelligence supérieure,

pourrait incontestablement s'unir à la matière. Ainsi, à moins d'un entêtement pareil à celui d'un homme en délire ou en démence, on sera forcé de convenir que la corporéité de Dieu est plus croyable, plus conforme à nos lumières, plus selon notre faible raison, que le Dieu rien ou pur esprit. En effet, puisqu'on ne connaît Dieu que par la matière, pourquoi attribuer à Dieu une substance incompatible avec la matière, et qui dès-lors ne peut avoir aucune espèce de rapport avec elle ? On ne saurait répondre à ces idées que par des mots et des sophismes ; et il est impossible que le christianisme se soutienne un demi-siècle, du moins en Europe, vu le progrès des sciences exactes, si l'on ne se hâte de renoncer à des préjugés évidemment incompatibles avec la saine religion ou la vérité.

Mais pour compléter l'Apologie de notre auteur, et ôter à la fois aux prê-

tres tout prétexte de nous taxer d'impiété, et aux matérialistes toute tentative d'incrédulité, nous ferons remarquer à nos lecteurs que les anciens n'entendaient nullement par *esprit*, ni par *ame*, des êtres incorporels, mais des êtres déliés, dégagés de parties grossières et charnelles, des êtres inaccessibles au tact, mais quelquefois *sensibles* au sens de la vue.

Les divines Écritures nous représentent les anges et les archanges, les chérubins et les séraphins, en un mot tous les démons, ou génies ou esprits célestes, avec des corps d'une nature qui nous est inconnue, mais dont les formes servent à les distinguer les uns des autres. Dans l'ancien et le nouveau Testament, *Michel* n'était pas *Gabriel*, et *Raphaël* différait de *Satan*. Les anges rebelles furent précipités du ciel dans les enfers : or, pour changer de lieu, il faut nécessairement avoir

une existence corporelle visible ou invisible. « Je vis, dit *saint Jean*, des-
» cendre du ciel un ange qui tenait
» la clef de l'abîme, avec une grande
» chaîne à la main ; il prit le dragon,
» cet ancien serpent qui est le diable
» et *Satan*, et il l'enchaîna... et l'ayant
» jeté dans l'abîme, il l'y enferma sous
» le sceau, afin qu'il ne séduise plus
» les nations (1). » Presque tous les anciens Pères du christianisme tenaient les anges et les démons corporels, mais composés d'une substance incomparablement plus légère que les rayons du soleil. *Saint Grégoire* dit qu'en comparaison de nos corps, les anges sont des *esprits*, mais qu'en comparaison de l'Etre-Suprême ils sont des corps (2). *Tertullien* donne aussi une substance

(1) *Apocal.*, c. 20.

(2) *S. Greg. apud Bedam*, *de Elem. phil. lib.* 1.

matérielle aux anges. C'est également l'opinion d'*Origène*, de *Lactance* et de *saint Augustin*. Ces Pères ne laissaient pas de les appeler des *esprits*.

Je ne sache pas qu'avant *Platon*, aucun philosophe ait dématérialisé l'ame humaine, moins encore la Divinité. Les Chaldéens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Perses, les Indiens, et généralement *tous* les anciens peuples, et même les premiers Grecs, qui devaient l'origine de leur mythologie à l'Egypte, appelaient l'*ame* des noms qui répondent à ceux de souffle, vent, spectre, ombre, fantôme. Voyez, dans l'*Odyssée*, l'ame de *Tirésias* qui apparaît à *Ulysse*, et l'ombre de la mère d'*Ulysse* qui se dérobe aux embrassemens de son fils, parce que, dit-elle, son ame n'est qu'un corps délié et subtil qui n'a point de consistance. Or, l'opinion d'*Homère* était celle des Grecs de son temps.

Avant que la métaphysique platoni-

cienne ne prît faveur auprès des gens lettrés, on regardait l'ame comme une matière divine, imperceptible et immortelle, qui naît avec nous, s'accroît avec nous, qui nous donne la faculté de sentir et de penser, qui se fortifie et se perfectionne par la culture, qui s'affaiblit avec nos organes, et qui se sépare de nous tout-à-fait par la caducité ou par des maladies accidentelles, mais qui survit à son enveloppe, comme la lumière survit à la flamme d'un flambeau qui finit ou qu'on éteint. Il n'y a rien là d'absurde, rien d'impie : l'impiété serait de croire que le Créateur, l'ordonnateur ou formateur de l'univers, que le conservateur du monde ne pût conserver ce qu'il a formé ; qu'il ne puisse continuer l'existence de notre ame, de notre *moi*, subtiliser notre personne et la concentrer, s'il le juge conforme à ses vues, dans un moindre espace que celui qu'occupe un

ciron. Les hommes à qui l'on a retranché un bras ou une jambe, s'accordent à dire qu'en certains changemens de température ils éprouvent des douleurs au bout de la main ou du pied qu'ils n'ont plus : pourquoi l'ame, veuve de la chair, ne pourrait-elle pas être susceptible des mêmes impressions qu'elle éprouvait dans son union avec le corps ? La *belle* comparaison du grain en terre, qu'on trouve dans l'Evangile, et que *Voltaire* a si platement critiquée, sert merveilleusement à nous faire sentir la possibilité de cette nouvelle forme d'existence. L'homme est ce grain qui renferme un germe précieux, dont l'enveloppe se décompose et périt, mais de laquelle sort une plante essentiellement vivace, pour ne périr jamais. Dieu peut tout ce qui n'implique pas contradiction, tout ce qui est conforme à l'ordre et à la justice ; et puisqu'il a donné au plus petit des insectes microscopiques

le mouvement, la sensibilité et l'instinct néçessaires à sa conservation éphémère, qui osera lui contester le pouvoir de conserver les ames humaines hors de leur étui charnel, avec la faculté d'être sensibles à la douleur et au plaisir? Il n'y a rien là qui répugne à sa puissance, ni qui ne soit digne de sa justice. Bien loin de cela, sa justice exige que l'ame ou la personnalité des humains survive aux débris du corps mortel qui lui sert ici-bas d'enveloppe. Quand on n'aurait d'autre preuve de l'immortalité de l'ame, que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul, sans l'aide de la Révélation, empêcherait d'en douter. Sous un Dieu juste et puissant, le crime et le vice, l'innocence et la vertu ne peuvent rester, les uns sans punition, les autres sans récompense. Au moral comme au physique, tout aboutit nécessairement à l'ordre.

Le mot esprit, *spiritus*, est également employé, dans les livres, pour un corps subtil et délié, pour le souffle et le vent : *Spiritus ferebatur super aquas*, lit-on dans la *Génèse*. Le mot hébreu *rovah*, qu'on rend par *spiritus* ou par *spiraculum vitæ*, signifie vent, souffle, respiration. *Lactance* prétend aussi que le mot *anima* et celui d'*animus* viennent du grec *anemos*, qui signifie vent. *Saint Ambroise*, sur *Abraham*, *l.* 2. *c.* 8., assure formellement qu'il n'y a rien qui soit dégagé de la matière, si ce n'est la substance de la Trinité ; mais si la Trinité est une substance et une division dans un même sujet, pourquoi ne ferait-elle pas aussi partie de l'Être universel ? Ce n'est qu'abstractivement qu'une chose réelle peut être dégagée de substance ou de matière. Si la seconde personne de la Trinité, *Jésus-Christ*, est au ciel en corps et en ame; si *Jésus-Christ* est

assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, et si les trois personnes en Dieu ne font qu'un même Dieu, comme la sainte Eglise et ses canons nous font un devoir de le croire, le moyen de regarder la corporéité comme incompatible avec l'Etre-Suprême? De plus, le moyen de persuader aux hommes qui ont tant soit peu de raison, que Dieu ait gravé, *de sa propre main*, sur la pierre présentée par *Moïse*, ses dix commandemens, si Dieu n'a rien de commun avec la matière? La croyance en une substance éternelle, infinie, corporelle et essentiellement intelligente, n'offense ni la raison ni la religion, et délivre celle-ci de ses ennemis les plus redoutables, les matérialistes; je veux dire ceux qui, considérant la matière organisée comme périssable, nient l'immortalité de l'ame, et, regardant les êtres immatériels comme



des êtres chimériques, doutent de l'existence de Dieu.

On voit donc clairement qu'en adoptant le spinosisme ou la corporéité de Dieu, les objections les plus fortes de l'impiété se tournent en preuves démonstratives de notre religion, et que, bien loin que la religion se contredise dans ses dogmes, elle est parfaitement d'accord avec les vérités physiques et morales, c'est-à-dire avec la souveraine raison qui l'a établie.

Avant l'adoption des idées platoniques, les Pères de l'Eglise avaient de Dieu et de l'ame les idées que nous en donnons ici. *Anaximandre*, *Anaximène*, *Thalès*, *Platon*, *Varron*, les stoïciens, *Pline* et d'autres philosophes, grecs et latins, ont soutenu qu'une ame intelligente et divine était répandue dans toute la nature, et ils ne distinguaient point Dieu de l'univers.

Voyez *Cicéron*, de Nat. Deor., l. 1; *Strabon*, l. 16.; *Platon*, in Tim. et in Philob.; *Sénèque*, Epist. 94, etc., etc. *Marc-Antonin* dit que l'ame humaine est quelque chose de semblable au vent, *anima quasi anemos, ventus*. Il dit ailleurs, d'après *Varron*, qu'elle est une portion de la Divinité qui habite au-dedans de nous; ce que *Sénèque* explique par ces paroles : Dieu est près de toi; il est avec toi; il est au-dedans de toi : *Propè est Deus, tecum est, intùs est.* *Hippocrate* avait dit, avant eux, que l'ame est un *esprit délié*, un souffle subtil répandu par tout le corps. D'un autre côté, *Tertullien* a prononcé contre *Apelle*, que ce qui n'est pas corps n'est rien; et contre *Praxéas*, que toute substance est corps. « Quoi-» que Dieu, dit-il, soit Dieu ou l'intel-» ligence même, qui niera qu'il ne soit » un corps, l'esprit n'étant autre chose » qu'une espèce de corps d'une forme

» qui lui est propre » (1) ? Ce même Père dit que l'*ame, née d'un souffle divin, est immortelle, corporelle, figurée et simple dans sa substance* (2). Ces mots n'impliquaient point contradiction dans son temps. *Saint Irénée* dit aussi que *les ames paraissent incorporelles, en comparaison des corps mortels* (3). *Saint Grégoire*, comme nous l'avons fait observer, dit aussi qu'en comparaison de nos corps, les anges sont des esprits; ce qui s'entend dans le même sens que ce qu'on a dit,

(1) *Qui autem negabit Deum esse corpus etsi Deus? Spiritus enim corpus sui generis in suâ effigie.* TERT. *contrà Prax. l.* 1. *de fig. Dei.*

(2) *Definimus animam Dei afflatu natam; immortalem, corporalem, effigiatam, substantiâ simplicem.* Id. *de anima*, c. 22.

(3) *Incorporales sunt animæ, quantum ad comparationem mortalium corporum.* IREN. *l.* 2, c. 34.

de nos jours, de l'auteur de la *Dunciade*, qu'il paraissait un honnête homme et un homme honnête à côté de *Marat* et de *Chaumette*, ses patrons, sous le règne de la terreur.

Nous pourrions multiplier les citations ; nous nous bornerons à celle d'un passage décisif par lui-même, autant que par la pondérance de celui qui parle, puisqu'il est tiré des écrits, trop peu nombreux, d'un des Pères les plus révérés de l'Église gallicane. Il n'y a rien, dit *saint Hilaire*, évêque de Poitiers, « qui, dans sa substance » et sa création, ne soit corporel, » ni dans le ciel, ni sur la terre, ni » parmi les choses visibles, ni parmi » les invisibles ; tout a été formé d'é- » lémens ; et les ames, soit qu'elles » habitent nos corps, soit qu'elles en » soient sorties, ont par leur nature » une substance corporelle ; car tout

» ce qui a été créé occupe indispen-
» sablement un lieu » (1).

Voilà ce qu'on appelle un argument *ad hominem*, en faveur de la corporéité de Dieu, des esprits célestes, des démons, et des ames humaines, argument qui enlève aux prêtres qui s'obstineraient à rester dans leur persuasion, le droit de me taxer d'hérésie, à moins qu'ils n'en taxent aussi un des plus grands saints, une des plus grandes

---

(1) *Nihil est, quod in substantiâ suâ et creatione, corporeum sit, sive in cœlo, sive in terrâ, sive visibilium, sive invisibilium, elementa formata sunt. Nam et animarum species sive obtinentium corpora, sive corporibus exulantium, corpoream tamen naturæ suæ substantiam sortiuntur, quia omne quod creatum est, in aliquo sit necesse est.* (*Divi Hilar. in Math. Comment. canon* 5.) Peut-on opposer rien de plus fort et de plus sensé contre l'opinion des universités chrétiennes?

lumières du clergé gallican, le *Bossuet* de son temps. Mais ce fragment si conforme à toutes les notions de la physique et de la raison, suffira sans doute pour déterminer les théologiens de bonne foi à désavouer une doctrine qui, réduisant Dieu et nos ames à n'être que des négations, n'est propre qu'à insurrectionner les bons esprits contre la théologie moderne et contre le christianisme, qu'on confond mal-à-propos avec elle.

Nous ne prétendons pas qu'en renonçant au platonisme, il faille rejeter pour cela l'expression usitée de *spiritualité*, relativement à Dieu, aux anges (1) et aux ames ; elle est

(1) Nous employons le mot *ange* dans le sens d'esprit céleste, pour nous conformer au langage vulgaire, qui prend l'adjectif pour le substantif, le titre pour la personne. *Ange* signifie envoyé, messager ; et tous les esprits

nécessaire, et on continuera de s'en servir pour signaler la nature des êtres réels et intelligens qui ne tombent pas sous nos sens; mais on ne l'emploiera désormais que dans le sens des anciens, qui se servaient du mot *esprit*, non par opposition à *corps*, mais par opposition à néant ou à vide, et pour distinguer les corps immortels et subtils, des corps solides et muables.

Au reste, les théologues qui nient que la matière puisse penser, sont aussi téméraires et absurdes que les philosophes qui affirment que tout ce qui est matière est périssable. Il est de fait que la matière organisée se

---

célestes n'ont pas été employés à la manifestation de la volonté divine. *Semper enim*, dit *Isidore*, *liv.* 7, *c.* 5, en parlant des esprits célestes, *spiritus sunt*, *sed cùm mittuntur*, *vocantur* angeli.

meut, et qu'elle sent; pourquoi ne pourrait-elle pas penser? La pensée est-elle une qualité plus difficile à imprimer que celles du mouvement et de la sensibilité? Nous ne connaissons la matière que par les façons dont elle nous affecte, c'est-à-dire, très-imparfaitement. Un insecte, un brin d'herbe, un caillou, font l'étonnement et sont l'écueil de l'intelligence humaine, quand elle les observe de près et qu'elle veut les analyser. Les plus habiles physiciens ne regardaient-ils pas l'air et l'eau comme de vrais élémens, avant que les expériences de l'infortuné *Lavoisier* ne les eussent détrompés? A peine connaissez-vous la surface et les formes de la matière, et vous osez prononcer sur ses propriétés et lui interdire celle de la pensée! Mais si, comme il n'est permis qu'à l'ignorance et à la mauvaise foi d'en douter, les bêtes pensent, se

souviennent et raisonnent, comme nous, du plus au moins, et si, comme vous l'assurez, avec motif, elles n'ont rien qui ne soit matériel, vous êtes évidemment en contradiction avec vous-mêmes.

Que, si, contre toute raison, les théologiens niaient que l'ame des animaux fût de la nature de la nôtre, je les enverrais à *Salomon* qui, dans l'*Ecclésiaste*, chapitre 3, leur donnerait le démenti le plus formel; je leur citerais de plus la définition que *saint Augustin* fait de la vie des brutes, qu'il qualifie « *d'esprit vital*, » composé de chair et de sang, sensible, ayant de la mémoire et manquant d'intelligence (*il erre en ce point*), mortel et qui s'évapore dans les airs » (1). Il est bon de noter,

(1) *Vita brutorum est spiritus vitalis, constans de aëre et sanguine, animalis, sed sensibilis, memoriam habens, intellectu carens, cum carne moriens, in aëre evanescens, etc.*

en passant, que, quoique ce Père de l'Église fût platonicien, il ne laisse pas de donner le nom d'*esprit* à une substance qu'il reconnaît pour *matérielle*, tant il est vrai que la nouvelle théologie a perverti le sens de ce mot!

Il y a lieu d'être surpris qu'un aussi vaste et profond génie que l'évêque d'Hippone, refuse l'*intelligence* aux bêtes, et que, voyant en elles une si parfaite imitation de nos sentimens, il ait pu se résoudre à n'en faire que des machines qui n'agissent que par ressort, sans s'apercevoir qu'on pourrait en dire autant des hommes.

Il suffit de l'adoption inconsidérée d'un faux principe pour exposer et conduire les esprits les plus savans et les plus lumineux à la honte des contradictions et des absurdités. Le même docteur, à qui les *Bâcon*, les *Descartes*, les *Leibnitz*, peuvent à peine être comparés; le même oracle de

l'Église, pour se montrer conséquent au systême de la spiritualité, s'est vu dans la nécessité de dire que l'ame humaine est *illocale* (1), c'est-àdire, qu'on ne saurait placer en un lieu connu, quoiqu'il soit généralement reçu qu'elle habite notre corps. Voilà à quoi l'a réduit le principe platonique de la pure spiritualité. C'est par respect pour ce principe antinaturel, que le grand *Descartes* et le grand *Arnaud* ont aussi été forcés d'adopter cette étrange hypothèse; tant il est vrai aussi que les hommes qui ont le plus de raison et de génie, touchent toujours à l'ineptie par quelque endroit. D'*Arnaud* prétendait justifier ce systême, démenti par la seule observation du chien, en disant [Lettre 468] que l'*art de Dieu en paraît plus merveilleux, si tout se fait en elles par ressort*, sans penser, non

(1) *D. Aug. de Cognit. veræ vitæ, c. 5.*

plus, qu'on peut appliquer ce raisonnement à tous les êtres sensibles et intelligens, depuis le ciron jusqu'à la plus haute classe des esprits célestes (1). *Bossuet*, le docte et sublime *Bossuet* a traité aussi cette matière, dans son

(1) On raconte que *Roger Duplessis*, duc de *Liancourt*, connu par sa piété et par son attachement à messieurs de Port-Royal, entendant le docteur *Arnaud* soutenir que les bêtes n'étaient que des horloges, et que quand elles criaient ce n'était qu'une roue de la machine qui faisait du bruit, lui dit : « J'ai deux chiens qui » tournent la broche chacun leur jour. L'un, » s'en trouvant trop fatigué, se cacha lorsqu'on » l'allait prendre, et on eut recours à son ca» marade pour tourner au lieu de lui. Celui-ci » se mit à crier et fit signe de sa queue qu'on » le suivît. Il alla dénicher l'autre dans le gre» nier, et le houspilla. Sont-ce là des horloges, » monsieur le docteur ? » D'*Arnaud*, ajoute l'historien de Port-Royal, trouva cela si plaisant, qu'il ne put faire autre chose que d'en rire, sans rien répliquer.

Introduction à la Philosophie; mais, plus habile que ses prédécesseurs, il s'est borné à défendre la supériorité de l'intelligence humaine, et avec cette éloquence subjuguante qui lui est propre, il prouve combien il est impossible que le même principe qui agit en nous fasse agir les bêtes; et lorsqu'on s'attend qu'il va expliquer le principe qui agit en elles, il expose les différentes opinions, et ne décide pas. Moins sages parce qu'ils étaient moins profonds, l'estimable auteur du poëme de *la Religion*, et l'auteur ingénieux de l'*Anti-Lucrèce*, sans doute aussi par respect pour les idées de l'école, ont adopté l'un et l'autre la double erreur que la matière ne peut penser, et que tout être pensant est immatériel, persuadés sans doute, comme les philosophes superficiels, que tout ce qui est corporel est périssable, quoique la physique et la chimie nous aient convaincus que

rien ne périt, et que les objets ne font que changer de forme. Cette vérité n'avait point échappé aux anciens, *Empédocle* dit, dans *Plutarque*; Ceux-là sont des enfans, ou des gens dont la vue est bornée, qui s'imaginent qu'il naisse quelque chose qui puisse mourir ou périr totalement. *Plutar. contrà Colot.* Voyez aussi *Ovide* (Met. l. 15), *Manilius* (Astron. l. 1), *Pline* (l. 2, c. 1).

Je n'ai pas besoin de faire observer que ces citations sont des autorités en faveur du spinosisme. Les métaphysiciens modernes les plus orthodoxes conviennent eux-mêmes qu'une substance ne saurait être anéantie : « Car, » dit entre autres le P. *Malebranche*, » de même que la nature ne peut faire » quelque chose de rien, elle ne peut » réduire quelque chose à rien. Les » manières des êtres peuvent s'anéantir, » la rondeur d'un corps peut se dé-

» truire, car ce qui est rond peut deve-
» nir carré; mais cette rondeur n'est
» point un être, une chose, une subs-
» tance; ce n'est qu'un rapport d'éga-
» lité dans la distance qui est entre les
» parties qui terminent ce corps, et
» celle qui en est le centre. Ainsi, ce rap-
» port changeant, la rondeur n'est plus;
» mais la substance ne peut être ré-
» duite à rien. » (Défense de l'auteur de la *Recherche de la Vérité*, contre l'accus. de M. *De la Ville*.)

Le même théologien convient qu'on n'a qu'une connaissance très-imparfaite de la nature divine et de l'ame humaine. « On ne connaît, dit-il en
» parlant de celle-ci, aucune de ses
» propriétés que par le sentiment inté-
» rieur et confus de ce qui se passe
» en soi-même. Si on sait qu'on est
» capable de sentir la douleur et le
» plaisir, le goût d'un melon, celui
» des pois verts; si on sait même qu'on

» est capable d'aimer ou d'être agité
» de diverses passions, c'est qu'on a le
» sentiment intérieur de ce qui se passe
» en soi-même ; sentiment confus qui
» se fait sentir sans se faire connaître. »
Réponse au livre de M. *Arnaud*, *des vraies et fausses idées*, tom. 1, ch. 22.

L'ancienne et très-ancienne idée de l'éternité de la matière et de l'incorruptibilité de l'ame humaine donna lieu au systême de la Métempsycose, antérieur même à *Pythagore*, qui l'avait puisé chez les Brachmanes ; ce qui prouve l'ancienneté du dogme de l'immortalité de l'âme et de la croyance à une autre vie ; et puisqu'il est aujourd'hui démontré irrévocablement que rien ne se perd dans la nature, pourquoi refuserions-nous à l'artisan de toutes choses la puissance de conserver, sous une nouvelle forme, la substance déliée qui nous fait sentir et penser durant son union avec la

chair ? Quoi ! celui qui a donné à notre ame le pouvoir d'embrasser par la pensée tout l'univers et tous les siècles, quoiqu'elle n'occupe elle-même qu'un point dans l'espace, n'aurait-il pu lui donner l'immortalité ? Dieu peut tout ce qui est possible, tout ce qui ne révolte pas ce précieux résultat de l'observation de la nature, qu'on nomme bon sens et raison ; et pour peu qu'on soit de bonne foi, on conviendra qu'il est moins contre l'ordre de nos observations, de nos expériences et du petit magasin de nos certitudes, de conserver le *moi* humain matériel, que de concevoir l'idée d'un être immatériel qui n'a point d'étendue, et qui cependant se combine avec la matière, qui habite dans notre corps, en suit tous les mouvemens, se ressent de ses maladies et ne se ressent pas de sa mort. Si un tel être était possible ; si notre ame était inétendue, un pur esprit ; si elle était *illocale*,

comme dit *saint Augustin*, elle serait partout ou nulle part ; elle serait la même dans notre enfance que dans l'âge mûr et la vieillesse ; elle serait égale dans tous les individus de l'espèce humaine ; elle penserait toujours, même durant notre sommeil le plus profond ; en un mot, elle serait aussi infinie que Dieu, vu que Dieu, au dire des théologiens, est un être inétendu, qui est tout entier dans chacun des points de l'univers ; à moins qu'on ne supposât des inétendues de différente étendue, ou un Dieu inétendu plus étendu que l'ame humaine. Ce sont pourtant de pareilles inepties qu'on est obligé de dévorer, si on rejette l'idée de la substance unique de *Spinosa*, substance essentiellement intelligente et étendue, substance éternelle et immuable, mais dont les parties passagères sont infiniment variables et douées de propriétés diverses que nous ne con-

naissons pas, mais dont nous connaissons assez d'effets pour juger que ces métamorphoses, ces formations, ou, si l'on veut, ces créations, ne peuvent partir que d'une seule et même cause.

L'homme qui a le plus d'esprit et de raison, est obligé de croire à une infinité de choses morales et physiques qui surpassent sa raison et son intelligence : l'analyse d'un insecte, d'un caillou, confond les plus grands génies ; mais aucun homme n'est obligé de croire à des choses évidemment opposées à son intelligence et au bon sens, qui est la raison universelle, le résultat de l'expérience des âges. Ce n'est donc pas l'incompréhensibilité d'une substance inétendue et sans parties qui me la fait rejeter et combattre, mais son impossibilité intrinsèque, et les conséquences dangereuses qu'entraîne la croyance en une telle chimère. Elle

donne trop d'avantages aux philosophes contre la religion.

Le moyen, en effet, de se persuader, si notre ame était un esprit sans parties, qu'après notre mort elle puisse jouir ou souffrir, habiter le ciel ou l'enfer? car, enfin, il ne faut qu'un peu de bon sens pour être convaincu que tout ce qui a été créé est borné ; que ce qui est borné a de l'extension et des extrémités, et, par conséquent, des parties corporelles visibles ou invisibles. De plus, si notre ame était un pur esprit, pourquoi celle du singe, du chien, du castor, du lion, de l'éléphant, etc., qui lui ressemble si fort, sinon par sa qualité, du moins par sa substance, n'en serait-elle pas un aussi?

Si la faculté de penser n'est pas donnée à la matière, on ne peut sans contradiction l'accorder aux bêtes, à qui pourtant les écrivains les plus ortho-

doxes ne la refusent point (1). On doit sentir la force de l'objection.

Les docteurs de l'Église ont eu tort d'agiter des questions étrangères à leur mission et inutiles à la morale, et surtout au bien public : ils devaient s'en tenir, sur la nature divine, à ce que la révélation nous en a appris ; et sur la nature de notre ame, au dogme de son immortalité. Par la révélation, comme par la physique et par la raison, nous ne connaissons qu'une substance. Nous sommes des corps, et nous sentons, nous pensons et nous voulons.

---

(1) On peut citer entre plusieurs autres, *Malebranche*, quoique cartésien ; *Racine* le fils, quoique très-religieux, et *Nicole*, quoique théologien. « Nous concevons par une bête, » dit ce dernier, un certain animal qui pense, » mais qui pense peu et qui n'a que des idées » confuses et grossières, et n'est capable de » concevoir qu'un fort petit nombre d'objets. » *Essais de Mor. t.* 1.

Pourquoi attribuer à une cause inconnue ce qu'on peut attribuer à la seule substance dont on connaisse l'existence et quelques-unes de ses propriétés ? Pourquoi refuser à ces propriétés celle de la pensée, lorsque vous leur accordez celle de la mémoire et du sentiment ? « L'exemple » seul du chien, dit *Rollin* (1), qu'on » ne suspectera pas d'hérésie, nous » montre jusqu'où Dieu est capable de » donner à la matière les dehors (*pour-* » *quoi pas les facultés*) de l'esprit, de » la fidélité, de la reconnaissance. » Si le chien, comme l'homme, a de l'esprit, de la mémoire, du jugement, de l'amour et de la crainte, peut-on nier que la matière organisée n'ait la faculté de penser, ainsi qu'elle a celle de sentir ? Quoi ! celui qui a dit, lors

(1) *Traité des Études*, *T.* 4. *l.* 9. Article des *Animaux*.

de la formation de l'univers, *que la lumière soit, et elle fut*; celui qui, pour éclairer, chauffer et féconder les mondes voisins de notre terre, a fait du soleil un foyer inépuisable de cette lumière qui n'a coûté qu'un mot, n'aurait pu réunir dans un même être la pensée au sentiment?

Est-ce parce que *Platon* a forgé, dans ses rêves philosophiques, une substance qui n'en est pas une, une substance idéale, une substance qui n'est que la négation de l'étendue et de la réalité, que les prêtres ont dit que la matière n'est pas susceptible de raison?

Il faut l'avouer: en donnant la préférence aux idées creuses d'un philosophe païen sur celles des prophètes et des apôtres, nos docteurs ont prouvé qu'ils étaient moins les héritiers de ces derniers, que leurs successeurs.

Pour ne laisser rien en arrière, dans

une matière aussi importante que celle que j'ai pris sur mon temps et, peut-être, sur mon repos, de traiter ici; pour ôter au libertinage et à l'incrédulité les moyens d'abuser du matérialisme que je professe ici par amour de la vérité et de la religion, sa compagne inséparable, je dois faire observer qu'en regardant l'ame des animaux comme de la même nature que la nôtre, je ne prétends pas pour cela les assimiler. Quoique j'aie connu et que je connaisse encore beaucoup d'hommes moins estimables, et même moins spirituels que certaines bêtes, je n'ai pas l'intention de ravaler l'homme au niveau de celles-ci. Si notre ame ressemble à la leur par sa substance, elle en diffère par sa qualité et sa destination. C'est bien la même argile, mais non la même forme, ni le même degré d'excellence. Sans rien ôter aux bêtes de ce que la Providence leur a dis-

pensé, nous trouvons suffisamment dans l'homme de quoi le distinguer d'une manière glorieuse, et reconnaître la place qui lui est assignée par le Créateur. Les facultés de l'homme et celles de l'animal le plus intelligent et le plus accompli mettent entre eux une différence si énorme, que leurs qualités et leurs destinées ne peuvent jamais être confondues. Sans recourir à la révélation (1), il suffit d'un peu d'observation pour voir que l'homme fait une classe à part, de laquelle il faut descendre un long espace avant d'arriver à la moins imparfaite des espèces d'animaux. Pour faire sentir

---

(1) On sait, d'après la Genèse, que Dieu commande aux eaux de produire les poissons, et à la terre d'enfanter les animaux, et qu'à l'égard de l'homme, il le forme lui-même et lui inspire un souffle de vie, *spiraculum vitæ*, pour le distinguer des animaux.

cette distance, dans toute son étendue, aux esprits irréfléchis, même aux esprits pour qui et par qui elle est moins grande, nous remarquerons que l'homme est le seul animal qui soit susceptible de moralité ; le seul dont l'espèce soit perfectible ; le seul qui soit doué du talent de la parole et du langage, qui lui transmettent les découvertes, les connaissances et les lumières des générations passées, ce qui donne à l'individu les avantages de l'espèce entière ; le seul qui soit libre et qui ne soit pas soumis aux lois toujours égales de l'instinct ; le seul qui sache faire du feu et l'employer à ses besoins ; le seul, en un mot, qui connaisse Dieu et qui ait une religion. C'est surtout en rendant l'homme susceptible de moralité et de religion, que la Nature ou la Divinité, qui sont une même chose sous des noms différens, l'a séparé des autres espèces,

L'homme est le seul des animaux qui se connaisse, qui connaisse ses ancêtres, qui connaisse l'avenir et s'en empare par sa prévoyance; le seul qui connaisse l'équité et qui ait la faculté, que dis-je? le penchant de juger, de délibérer, de décider, d'interposer sa médiation, en un mot, qui connaisse et exerce la *justice* ou fixation du droit. On peut même dire qu'il n'a créé le langage que parce qu'il aimait à comparer et à prononcer; ce qui a produit le *Verbe*, qui n'est que l'expression des jugemens, mot sans lequel il n'y aurait pas de langage. Les facultés qu'il a d'entendre, de peser les raisons, d'épouser les passions, de compatir aux maux d'autrui, par un retour naturel sur lui-même; toutes ces choses démontrent évidemment que son ame est d'une autre qualité que celle des bêtes; et c'est là ce qui l'élève au-dessus de tous les êtres terrestres connus, ce

qui établit incontestablement sa suprématie et sa souveraineté ici-bas, ce qui distingue son ame, et ce qui, nécessairement, en suppose et commande l'immortalité.

Quand M. *Helvétius* a dit que c'est surtout à ses mains que l'homme doit une grande partie de ses avantages sur les animaux, il n'avait sans doute pas fait attention qu'un animal quelconque est un système particulier, dont toutes les parties sont en harmonie les unes avec les autres et forment un tout complet, et que si les sabots d'un cheval ou les griffes d'un lion venaient à se convertir en mains, les griffes et les sabots subsisteraient encore dans le cerveau, et l'animal n'en serait pas plus intelligent et plus adroit. Les singes ont des mains, et les perroquets la faculté d'articuler des paroles; ils ne sont pas plus avancés pour cela : tandis que des hommes qui naissent sans mains, qui

sont privés de la faculté de l'ouie et de la parole, ne manquent pas d'intelligence, d'adresse, ni même de génie. C'est la qualité de l'ame, et non l'aptitude des organes, qui établit la supériorité de l'homme sur les animaux. Un singe imitera vos génuflexions dans une église, et un perroquet récitera une prière que vous lui aurez apprise, sans que l'un ni l'autre ait une seule idée de la religion. Un chien bien dressé ne mangera point le gibier et vous l'apportera, non par l'idée de mal faire et de vous désobliger, mais de peur d'être battu, s'il ne refait pas ce que vous lui avez appris à faire par la douleur.

Mais, demandera-t-on, que deviendra l'ame des animaux après leur mort? C'est ce que nous ignorons, et ce que le sage *Salomon*, tout éclairé qu'il était, ne savait pas lui-même. On peut penser, d'après *saint Augustin*,

le *Salomon* des évêques, qu'elle s'évanouit, ou plutôt qu'elle se réunit à la matière subtile et élémentaire, dont se forment les ames, soit végétatives, soit sensibles, soit intelligentes, soit immortelles. Dieu n'a pas jugé à propos de nous instruire sur ce point. Ce que nous savons, c'est que l'ame des arbres et l'ame des bêtes ont commencé d'exister, ainsi que la nôtre; qu'une cause toute puissante et souverainement libre les tient sous sa dépendance et les peut faire cesser de vivre en les faisant cesser de végéter et de sentir. Dieu pourrait sans doute en faire autant de la nôtre; mais la révélation nous apprend, et la simple raison l'avait appris aux païens, qu'elle subsistera après son divorce avec la chair. Distinguée par tant de faveurs de celle des animaux; étant la seule qui sache dompter les autres animaux, les domestiquer et les faire servir à son usage; seule capable de connaître l'ordre

et de s'y soumettre, de connaître son Créateur et de l'adorer, et susceptible, par cette connaissance, d'un bonheur infini et d'un malheur sans fin; avide de connaissances et de lumières, désireuse de gloire et d'immortalité, tout nous porte à croire et nous donne l'assurance qu'elle survivra à sa dépouille mortelle, et que Dieu n'éteindra pas, dans le néant, des êtres qu'il a ornés d'une portion de ses attributs; et quand nous n'en aurions pas la certitude par la révélation, les maux auxquels ces êtres sont exposés durant cette vie, et les maux que cette croyance épargne à l'humanité, suffiraient pour écarter de notre cœur et interdire à notre esprit tout doute sur sa durée et sa destination. Ce que Dieu nous laisse entrevoir, il nous le destine; ce qu'il nous a permis de desirer, il nous le tient prêt; et ce qui est conforme aux lois de la justice, il nous le donnera. Les ames sen-

sibles et droites ont besoin à la fois d'amour et de consolation dans l'adversité, et ce n'est que dans l'espoir d'une autre vie qu'elles trouvent ce double avantage. Sans Dieu, sans l'immortalité, il n'est point d'avenir pour l'honnête homme; et les écrivains qui répandent des doutes sur le dogme d'une autre vie sont non-seulement de mauvais citoyens, mais de véritables bourreaux de l'innocence persécutée et de la vertu malheureuse. L'athéisme est la viduité du cœur et l'orphelinage de l'esprit.

Ce que serait l'absence du soleil au globe terrestre, l'absence de Dieu l'est au monde politique. Le soleil est le dieu visible de la terre, et Dieu est le soleil invisible du monde moral. « Éloigner, » dit *Bayle* lui-même, l'idée d'un » Dieu et de sa providence, et après » cela presser un peu celle de la vertu; » vous ne savez plus ce que c'est, elle » s'évanouit.... Si l'on ne joignait pas

» à l'exercice des vertus ces biens à
» venir que l'Écriture promet aux
» fidèles, on pourrait mettre la vertu
» et l'innocence au nombre des choses
» sur lesquelles *Salomon* a prononcé
» son arrêt définitif : *Vanité des va-*
» *nités, tout est vanité* ». Dict. crit.
art. *Brutus*.

Qu'ils sont donc mauvais raisonneurs et coupables, ces philosophes sans philosophie qui, d'une erreur théologique et purement spéculative, en ont conclu que Dieu n'existait pas, et se sont efforcés de le persuader aux autres ! Les matérialistes, à prendre ce mot dans le sens d'incrédules, et les physiciens athées, sont d'autant plus criminels et endurcis, qu'on peut dire qu'ils nient la Vérité dans son temple, renient Dieu en sa présence, blasphêment où ils devraient adorer, et donnent un démenti à tous les siècles, à tous les peuples, à tous les beaux

génies qui ont éclairé et agrandi le cercle de l'esprit humain. Le maçon qui, au milieu de l'église de *Saint-Pierre* de Rome, soutiendrait que *Michel-Ange* n'a point existé, ne serait pas plus insensé que l'astronome niant l'existence de Dieu dans son observatoire. Les objections contre Dieu sont épuisées, et les preuves de son existence sont infinies. Elles se multiplient tous les jours. Plus on fait de découvertes dans la physique, et plus on aperçoit l'unité dans le dessein, l'ordre dans l'exécution, l'utilité dans le but, l'harmonie dans l'ensemble des lois constantes de l'univers. En rapprochant de notre vue les globes qui roulent et brillent sur nos têtes, le télescope nous en a fait connaître la marche régulière, la ponctuelle obéissance de leurs mouvemens à une loi simple et majestueuse; et, en mettant sous les yeux de l'observateur la beauté de l'or-

donnance de tant de corps destinés à éclairer plusieurs mondes planétaires, cet instrument a servi à démontrer plus énergiquement à notre faible intelligence une intelligence suprême qui dirige tout et gouverne tout. Un astronome athée, et qui ose se donner publiquement pour tel, est le dernier terme de la perversion sociale, puisqu'il se montre l'ennemi de l'idée la plus nécessaire aux hommes et la plus utile à l'état : ajoutons qu'un gouvernement qui souffre qu'un académicien, qu'un professeur public d'astronomie, et son pensionnaire, fasse impunément un tel outrage à la croyance de tous les peuples, est lui-même dépravé, et touche au dernier terme de sa durée (1). De l'irreligion naît l'immoralité, et de l'ab-

(1) L'auteur écrivait ceci du temps du gouvernement directorial; sa prédiction s'est heureusement accomplie. (*Note de l'Éditeur.*)

sence de la morale, le mépris et la ruine de toute autorité.

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. Ce qu'*Ovide* avait dit avant *Voltaire* :

Expedit esse Deos, et ut expedit esse putemus.

Ce furent les principes immoraux d'*Epicure* qui tuèrent la république romaine, après avoir fait mourir ses vertus; ce sont les écrits de *Voltaire* et de *Rousseau* qui ont bouleversé la monarchie française, après avoir éteint la religion dans tous les cœurs. Du temps de *César*, le sénat romain et les autres citoyens en place n'avaient plus de religion; et sous le règne de *Louis XVI*, la religion était devenue un ridicule dans les hautes classes, sans excepter celle du clergé. C'est mal connaître le cœur humain et méconnaître l'esprit social, que de croire qu'un aussi grand appui que la religion, qu'une aussi forte colonne dans l'édifice politique puisse être abattue sans entraîner avec elle

l'édifice. Un peuple de philosophes ou d'hommes sans religion ne peut exister, ne peut même se supposer; au lieu qu'un peuple religieux, et même superstitieux, est admirable pour fonder, soutenir et faire fleurir un empire, et est très-facile à gouverner. Il est bridé, sellé, ferré, et il suffit d'un enfant pour le conduire. Les idées religieuses sont à la fois un préservatif contre le vice et un véhicule pour la vertu; et la superstition est elle-même un frein puissant dans la main du gouvernement qui sait la diriger vers l'utilité publique. Les philosophes n'ont pas senti, en se déclarant les ennemis des opinions religieuses, que pour qu'une secte, une association, une confrérie, telle, par exemple, qu'une académie qui n'aurait point de religion, puisse subsister dans un état, il faut qu'il y ait beaucoup de religion dans cet état; comme il faut qu'on y travaille beaucoup, pour que

quelques corps puissent y vivre sans rien faire. « Si l'on regarde les athées, » dit le fameux auteur des *Pensées* » *sur la Comète*, dans la disposition de » leur cœur, on trouve que, n'étant » retenus par la crainte d'aucun châti- » ment divin, ni animés par l'espé- » rance d'aucune bénédiction céleste, » ils doivent nécessairement s'aban- » donner à toutes les passions. » Et le moyen de se fier à des procureurs, à des avocats, à des juges, à des médecins, à des valets, et même à des enfans, esclaves de leurs passions et libres de toute crainte ou de toute espérance surnaturelle ? Les théologiens ont engendré la controverse ; la controverse a engendré le scepticisme ; celui-ci, la philosophie moderne ; celle-ci, l'irréligion, et cette dernière, l'immoralité et le mépris de toutes les autorités, de tous les principes, de toutes les convenances : et de là, les malheurs

de la France et ceux de l'Europe.

Puisque l'irréligion bouleverse les gouvernemens et rend, par cela même, les peuples malheureux, n'est-ce pas servir la société, que d'attaquer un systême qui expose ses apologistes aux contradictions les plus grossières, ses sectateurs aux railleries des hommes éclairés; un systême qui fait naître le doute et l'impiété, et induit à ne pas croire en Dieu ceux qui ont sujet de craindre sa justice? car l'athéisme, maladie de l'esprit, a toujours pour racine la corruption du cœur. Il n'y a que ceux qui ont abusé de la vie, qui puissent regarder la mort comme le terme de leur existence. Ceux qui ont intérêt de desirer une vie à venir, n'en doutent point; et *Spinosa* était dans ce cas. Il recherchait la retraite, et, pour n'être à charge à personne, il s'y livrait au travail, et consacrait à la bienfaisance son superflu. Il aimait l'étude,

et, naturellement sensible et pieux, celle des livres saints fut le premier et le principal objet de ses méditations. On a eu d'autant plus de tort de le ranger parmi les athées, qu'il s'en montra toujours l'ennemi, même avant d'avoir embrassé le christianisme. On peut en juger par le *Tractatus theologico-politicus*, qu'il composa étant encore juif, et dans lequel pourtant il parle avec le plus grand respect de *Jésus-Christ*, qu'il regarde même comme un prophète distingué de tous les autres, en ce qu'il fut, dit-il, l'organe immédiat de la sagesse divine, avec laquelle il conférait, ajoute-t-il, d'esprit à esprit, sans l'entremise des paroles ni des visions (1). Les docteurs chré-

---

(1) *Quare non credo ullum alium ad tantam perfectionem supra alios pervenisse, præter Christum, cui Dei placita, quæ homines ad salutem ducunt, sine verbis, aut visionibus, sed immediate revelata sunt....*

tiens auraient dû profiter de cet aveu et lui en savoir gré, au lieu de se dé-

---

Quare, si Moses *cum Deo de facie ad faciem, ut vir cum socio solet (hoc est mediantibus duobus corporibus) loquebatur;* Christus *quidem de mente ad mentem cum Deo communicavit.* (*Tract. theologico-polit.* c. 1.)

Causant un jour de ce Traité avec *J. J. Rousseau*, qui, par parenthèse, y a puisé presque tout ce qu'il a dit des *miracles*, dans ses *Lettres de la Montagne*: « C'est, » me dit-il, celui de tous les ouvrages mo- » dernes qui a été le plus décrié par nos prêtres » et par les vôtres, bien que ce soit celui » dont ils auraient pu tirer le plus de preuves » en faveur du christianisme. »

Je composais alors (en 1771) le *Tableau philosophique de l'esprit de M. de Voltaire*, ouvrage justement oublié; et je dois dire à la gloire de *Rousseau*, qu'il ne dépendit pas de ses conseils que je ne renonçasse à cet ouvrage critique. « *Voltaire*, me dit-il, est » sans doute un méchant homme, dont je n'ai » rien moins qu'à me louer; mais il a dit et » fait tant de bonnes choses, que nous devons » tirer le rideau sur ses travers. »

chaîner impolitiquement contre lui. Quant au Dieu qu'il professe, il prouve et démontre, dans la première partie de sa *Morale*, que c'est le Dieu de nos livres saints, l'Eternel, l'Etre existant par lui même, l'Etre unique et nécessaire; c'est le Dieu qui répondit à *Moïse*, *Sum qui sum*, je suis celui qui est, comme s'il eût dit que lui seul existe, et que les autres êtres sont comme s'ils n'étaient pas; *Sum qui sum*, je suis l'Etre par excellence, celui qui est par lui-même, et par qui les autres sont. Son Dieu est le Dieu qui dit, dans *Jérémie*, qu'il remplit tout, le ciel et la terre; *cœlum et terram ego impleo*; son Dieu est le Dieu unique d'*Orphée*, de *Socrate* et de *Valérius Soranus*, cité par *Varron*,

Jupiter omnipotens..... Deus unus et omnis.

le Dieu du bon *Virgile*,

Jovis omnia plena.

le Dieu de ce fier républicain, de ce

sage et vertueux *Caton*, qui dit aussi dans *Lucain*,

Jupiter est quodcumque vides, quodcumque moveris.

le Dieu d'*Aratus*, cité et approuvé par *saint Paul, in Deo vivimus, movemur et sumus;* le Dieu qu'adorait le roi-prophète, et à qui il adressait, dans ses chants, ces paroles imitées depuis par les poëtes païens : *Si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero ad infernum, ades;* enfin, le Dieu du bon sens, de la saine philosophie, de la vraie religion, trois choses qui ne peuvent jamais être en opposition l'une avec les autres, parce qu'elles sont les synonymes de *Vérité*, comme je l'ai prouvé au commencement du *Traité de la Souveraineté*.

Nous sommes dans Dieu, et nous participons de sa nature, sans être lui, comme les cirons et les vermicules sont dans l'homme et font partie de

l'homme sans être des hommes. Nous vivons dans Dieu et par lui, sans connaître son essence et ses attributs, comme les cirons et les vers vivent par nous et dans nous sans savoir ce que nous sommes. Nous ne le voyons, ni ne le sentons; mais sentons-nous et voyons-nous l'air que nous respirons? En sommes-nous moins dans lui, et lui dans nous? *Per hoc cognoscimus quod in Deo manemus, et Deus manet in nobis, quod de spiritu suo dedit nobis*, comme dit l'apôtre *saint Jean*; mais la portion de son esprit qu'il a mise en nous est trop bornée pour concevoir la nature des choses; nous savons que Dieu est, et non ce qu'il est. Formés de sa substance et vivant dans son sein, conduisons-nous de manière à ne rien faire qui soit indigne de lui, dont nous puissions rougir en sa présence; car nous n'échapperons point à sa justice, si nous échappons à celle

des hommes. Voilà ce qu'il importe de savoir, de prêcher, de persuader, et ce qu'il est raisonnable de croire et de faire croire. La connaissance de la nature divine est étrangère à nos devoirs et inaccessible à notre intelligence : contentons-nous de ce que la révélation et la saine raison, qui est le résultat de toutes les révélations et de toutes les expériences, nous en ont appris ; et ne dites plus qu'il est incorporel et sans parties, puisqu'il est dans l'Eucharistie *en corps et en ame*, de votre propre aveu. Ce que nous savons par les prophètes, qui sont les philosophes de la religion, et par les vrais philosophes, qui sont les prophètes de la raison, c'est qu'il est infini, et qu'il ne le serait point si le monde pouvait exister hors de lui, ou exister conjointement avec lui sans être lui.

J'en appelle à tous les bons esprits de l'Europe sur la solidité de ce dernier

argument, et, en général, sur toutes les observations contenues dans cet *éclaircissement*. J'en défère surtout à ce Français inappréciable, dont le courage égale le savoir et l'éloquence ; à ce journaliste inépuisable que la Providence avait sans doute réservé dans ces temps déplorables, pour l'opposer aux sapeurs de l'édifice social, et empêcher la prescription du mauvais goût et de l'immoralité sa compagne ; à ce M. *Geoffroy*, qui vaut seul une armée à sa patrie, et dont la constance intrépide fait, comme son savoir, l'étonnement des observateurs. Quoique choisir son juge soit déjà le solliciter, j'ose dire au mien que j'admire et brave à la fois et son talent et sa justice. A mon âge on craint peu, parce qu'on espère peu. S'il reste encore à l'ame quelques affections, elles se dirigent sur le vrai, et la vie des hommes les plus célèbres nous apprend que la



vérité naît, croît et prospère sur la tombe des passions. D'après la définition que nous en avons donnée (1), la vérité étant le synonyme de la moralité ou du bien social, ce serait une lâcheté que de craindre de l'annoncer à nos contemporains, bien qu'il y ait plus de danger que de profit d'avoir raison contre tout le monde : mais quand on a eu le courage de braver en face l'orgueil et les ressentimens des coryphées de la philosophie du siècle passé, et qu'on a encore celui de supporter l'exil et la pauvreté plutôt que de déroger aux principes, on doit peu s'inquiéter des clameurs et des anathêmes des théologues assez mal avisés pour s'offenser de nos observations. On n'est pas digne de plaire au public, quand on ne s'expose pas à lui déplaire pour

(1) Dans le *Traité de la Souveraineté*, t. 1, liv. 1, chap. 2.

son propre bien. Les philosophes qui ont tant crié contre les préjugés, n'en ont pas moins crié que l'opinion était et devait être la reine du monde, sans songer que le préjugé et l'opinion sont presque toujours une seule et même chose, et qu'il est très-souvent aussi honteux de se soumettre à l'un qu'à l'autre, tant sur les choses que sur les personnes. La révolution nous a fait voir que les prêtres et les philosophes se sont également trompés en politique; les prêtres avec les hautes classes, et les philosophes avec le peuple. Les premiers ont espéré que les grands croiraient toujours, ou feraient semblant de croire; et les autres se sont persuadés qu'enfin les petits s'éclaireraient. Mais le règne de la religion passe, sans que celui des lumières arrive: les hautes classes cessent de croire, et les petits ne s'éclairent point. C'est l'état où était la France lors de la convocation des

États-Généraux. Le besoin d'être autrement, qu'on appelle être mieux, tourmente surtout les Français ; ils aiment mieux être insolens qu'heureux, être opprimés qu'humiliés ; perturbateurs, qu'ignorés et tranquilles. L'égalité a été le filtre dont la philosophie a menacé la noblesse, flatté le bas clergé, charmé la bourgeoisie et amorcé le peuple de Paris ; le reste du royaume a suivi les impulsions et les mouvemens de la capitale.

Les prêtres, il faut le dire pour l'utilité commune et pour leur propre bien à venir, ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes des événemens qui leur ont fait perdre le respect des peuples. Avec plus de moyens de s'éclairer, ils ont partagé avec les philosophes et avec les ministres des rois, l'ignorance ou l'oubli des principes sociaux. Au lieu de précéder les écrivains du 18e siècle et de marcher au-devant de

l'opinion publique, ils sont restés derrière. Au lieu d'accaparer les talens, ils leur ont imprudemment fait la guerre ; et n'étant pas les plus forts, ils ont fini par succomber, et, conséquemment, par être dépouillés. Au lieu de dissimuler, dans les écrits profanes des hommes supérieurs, ce qui pouvait les faire soupçonner d'incrédulité, ils s'attachaient à le divulguer, à le prouver, à en convaincre le public, et ne sentaient pas que c'est nuire à une croyance que de faire apercevoir qu'elle a contre elle les hommes qui passent pour avoir le plus d'esprit et de talent. Au lieu de rechercher la source de l'incrédulité philosophique, qu'ils auraient trouvée dans les fausses idées qu'ils donnent de l'essence de Dieu et de l'ame, et de désavouer et rectifier ces idées désastreuses, ils se sont obstinés dans leur erreur ; ils se sont efforcés d'en faire

un dogme, sans prévoir que s'ils avaient réussi ils auraient compromis sans ressource la sainteté du christianisme et l'infaillibilité de l'Église. Au lieu d'étendre les conquêtes de la religion en augmentant le nombre des missionnaires, en encourageant, par les premières dignités, non les prédicateurs académiciens, mais les prédicateurs éloquens et persuadés, tels que les *Bridaine* et les *Beauregard*, le clergé de France ne favorisait, ne récompensait que les d'*Houteville* et les *Bergier*, dont les écrits pesans et sans esprit n'étaient lus que des séminaristes, qu'ils corrompaient même, le plus souvent, par la force des objections et la faiblesse des réponses. On prêche la religion, on la persuade, et on ne la prouve pas. Ses preuves sont: sa nécessité; la sublimité de sa morale; l'éclat de ses miracles; le sang de ses martyrs; les institutions utiles qu'elle a

créées en tous lieux; les monumens de charité qu'elle a fondés pour toutes les espèces de misère humaine; les vains efforts du libertinage et de la moderne philosophie pour l'anéantir; et plus que tout cela, peut-être, les forfaits, les attentats, les crimes, les malheurs, les maux de tout genre qui naissent de son absence. Voilà ses témoignages; ils sont assez convaincans. On peut la comparer à une enclume qui, faite pour recevoir des coups, sans jamais en rendre, brise le marteau dont elle est frappée.

Si, à l'exemple des apôtres, les prêtres s'étaient bornés à prêcher l'Évangile aux nations, sans chercher à en expliquer les mystères, à les initier dans la morale de celui qu'un des plus savans d'entre les juifs modernes n'a pu s'empêcher de reconnaître pour l'envoyé de Dieu; sans mêler à cette morale si sublime une métaphysique qui

la défigure, et n'a servi qu'à multiplier l'hérésie et l'incrédulité, il n'y aurait qu'une religion en Europe ; et Rome, qui n'est plus que la métropole de la catholicité, serait encore la reine du monde chrétien. On périt toujours par sa qualité dominante ; les gens d'esprit, faute d'esprit ; les politiques, faute de vues ; les philosophes, faute de philosophie. Le plus fort des athlètes de l'antiquité, *Milon* de Crotone, ne fut pas encore assez fort. Le clergé, long-temps la classe la plus éclairée, a perdu sa considération et sa puissance faute de lumières. J'ose lui présager qu'il ne tardera guère à réparer ses pertes, s'il se hâte de réparer ses fautes et de désavouer ses erreurs.

Voici la lettre à M. *Helvétius*, que j'ai annoncée. Elle fut imprimée, pour la première fois, en 1778, dans un Recueil informe de mes Lettres littéraires à M. le marquis de *Prezzo*, connu en France sous le nom de marquis de *Prié*. Ce recueil fut publié en Hollande sans mon aveu. J'en reçus, dans le temps, anonymement, un exemplaire, sans doute de la part de l'éditeur, qui, très-certainement ne savait pas sa langue, s'il était Français.

LETTRE
A M. HELVÉTIUS,

Alors dans sa terre de Voré.

Paris, 15 juillet 1766.

MONSIEUR,

Une visite que je fis hier à madame *Lambert*, m'a appris deux événemens qui m'ont touché de deux manières différentes : le premier, c'est votre goutte ; le second, c'est la bonté que vous avez de songer avec tant de zèle à ce qui me regarde. Permettez-moi, monsieur, de traiter d'abord l'article de vos maux ; je parlerai ensuite de mes petites affaires : c'est ainsi que je les range dans l'ordre de mes sentimens ; et je ne vous fais aucune grace, ni à moi-même aucune injustice.

Ce n'était donc pas assez d'un rhume

et de la fièvre ; la goutte est encore survenue pour augmenter vos épreuves. C'en doit être une pour un esprit tel que le vôtre ; car vous avez dû sentir en cette occasion les malheureux rapports qu'il a avec la matière. Au surplus (si cette réflexion est capable de vous consoler), votre maladie est d'un genre qui vous distingue des autres auteurs, autant que vos lumières et vos talens. J'avais bien oui dire que le titre d'auteur entraînait avec lui des incommodités fâcheuses ; mais je n'aurais jamais cru que la goutte dût y trouver place. L'heureuse sobriété où la médiocrité de leur fortune les réduit, me paraissait très-propre à les en garantir. Mais je vous l'ai déjà dit, monsieur, vous êtes fait pour être distingué des autres, dans les maux comme dans les biens. Je ne regarderai donc votre maladie que comme une suite des faveurs de

la fortune, et non comme un mal attaché à la profession que vous avez si généreusement préférée à toute autre. Je n'y joindrai point de consolation : vous savez trop bien apprécier les misères et les douceurs de la vie pour ne pas savoir, dans un pareil cas, profiter des ressources que les autres esprits doivent aller puiser chez vous. Je souhaite seulement que la nature, dont vous connaissez si bien les secrets, ne se venge pas trop long-temps de votre indiscrétion à les divulguer. Après tout, vous avez de quoi vous venger d'elle à votre tour ; votre courage et votre fermeté sont à l'épreuve de ses tracasseries, et vous êtes en état de punir la goutte, non pas en lui disant, comme *Possidonius*, *O goutte, tu ne me feras point dire que tu sois un mal !* mais en apprenant aux prêtres qui vous ont persécuté, qu'avec la goutte on n'en

est pas moins le grand et le bon *Helvétius.*

Pour moi, monsieur, je crois que je puis défier ses malignes influences, à moins qu'elle n'aimât à venir habiter un grenier, et à tirer son origine, je ne dis pas d'une mauvaise digestion, mais de la digestion de quelque chose de mauvais. Ceci doit me servir de transition pour passer aux remercîmens que je dois à votre humeur obligeante; car; à propos de goutte, il semble que vous ayez voulu me mettre dans le cas de faire connaissance avec elle. Vous me proposez une place de professeur au collége de la Flèche, et je me suis d'abord figuré que ce pourrait y être un acheminement.

Je suis aussi flatté que reconnaissant de l'intérêt qui vous porte à songer à mon établissement; mais permettez-moi de soumettre à votre décision les réflexions que j'ai faites à ce sujet.

La place que vous m'offrez me paraît avoir beaucoup d'inconvéniens, qui dérangent mes projets et détruisent mes espérances. Celui qui fait le plus d'impression sur moi, c'est l'éloignement où je me trouverais de la capitale et du patron qui me la rend chère. Je sens d'ailleurs que les sujétions que la place de professeur m'imposerait, emporteraient la plus grande partie de mon temps et dérangeraient des études qui m'attachent bien plus vivement, depuis que vous voulez bien les seconder de vos lumières. Enfin, pour vous avouer l'état de mon ame, ma philosophie et la vôtre sont assez d'accord sur un certain point ; c'est qu'à votre exemple j'ai appris à mépriser les richesses, sinon celles que j'ai, du moins celles que je pourrais acquérir. Mon désintéressement vous paraîtra sans doute

singulier, comme il l'a paru, à M. *Dalembert*, à qui j'ai fait part, ce matin, de votre proposition ; mais il n'en est pas moins sincère. S'il n'est pas de nature à frapper le public, comme le vôtre, il a du moins son genre de mérite ; je préfère la liberté à l'aisance.

Vous me demanderez peut-être, monsieur, ce qui me met dans ces héroïques dispositions : je vais vous l'apprendre. Une édition de mes *Contes*, sous le titre de *Quarts d'heure d'un joyeux Solitaire*, m'a ouvert le grand chemin de l'imprimerie et un petit sentier de la fortune. Vingt-cinq louis, en un mot, qui ont été le fruit de ma muse libertine, m'ont inspiré un courage qui me persuade que je pourrai soutenir un siége de quelques mois dans la capitale, et y attendre sans détresse votre retour. Peut-être le temps amènera-t-il d'autres événemens. Le plus flatteur

de tous ceux que je desire, est de pouvoir vous entretenir tête-à-tête de mes petits projets et de mes grandes espérances, fondées sur des pressentimens qui, chez moi, équivalent à des inspirations. Il me tarde de pouvoir disserter avec l'auteur *de l'Esprit* sur les abus de l'esprit et sur les dangers de l'esprit dominant du siècle, qui, à moins d'un miracle, amènera, avant la fin du siècle, la chute du clergé, par elle, celle du trône, et par celle-ci, la ruine de tous les grands propriétaires; et songez, monsieur, que vous êtes du nombre. C'est du moins ma manière de voir, et j'ose penser qu'elle vous paraîtra moins surprenante quand vous m'aurez entendu. Vous m'avez appris à penser juste et inspiré le courage d'être vrai. Vous êtes tolérant par principe et indulgent par caractère. Je ne crains donc pas de vous dire qu'il est démontré, pour moi, qu'un gouvernement ne peut pas se

soutenir sans morale, ni la morale sans religion, ou, si vous l'aimez mieux, sans superstition; car où la superstition finit, commence l'irréligion; et vous savez qu'il n'y en a plus ici dans les hautes classes. Vous avez fort bien observé, dans votre excellente préface, que toute morale dont les principes sont utiles au bien public, est nécessairement conforme à la morale de la religion, qui n'est, dites-vous, que la perfection de la morale civile; mais, entraîné vous-même par l'esprit dominant, vous avez oublié ce principe dans le corps de l'ouvrage, ou bien la crainte de la dérision vous a détourné de le développer. J'ose pourtant vous dire que si vous en aviez fait la base de votre livre, votre livre, déjà si instructif, aurait été d'une utilité plus générale, et n'aurait éprouvé aucune sorte de contradiction de la part des théologiens de bon sens. Mais malheureusement il y

a, dans chaque siècle, un certain cours d'opinions qui emporte les meilleurs esprits, ou qui du moins donne une certaine tournure à leurs idées. Quand nous sommes sur une rivière, il n'est pas un de nos mouvemens qui ne participe, à notre insu, du mouvement de l'eau qui nous porte. J'attendrai donc, pour développer aux yeux du public les idées que les vôtres m'ont fait naître, que le torrent de l'esprit philosophique soit passé ; que la catastrophe que je présage soit arrivée, et que la philosophie, qui doit nécessairement l'amener, et qu'on honore pourtant comme la bienfaitrice de l'humanité, soit devenue, à son tour, l'objet du mépris général.

Puisque la longueur de mes lettres ne vous déplaît point, je vous dirai, pour achever de remplir la page, que, de tous les auteurs célèbres que j'ai vus jusqu'à présent, je n'ai trouvé que le seul

Thomas qui m'ait paru ressembler à ses productions, à l'emphase près, qu'il n'a pas, comme elles. Les autres ont l'air d'avoir été élégans par une inspiration étrangère, et philosophes par contre-sens. J'en excepte un peu M. *Dalembert*, qui, dans sa conduite privée, se montre supérieur à ses ouvrages, et qui n'a rien de la sécheresse géométrique dans le commerce de la société. Pour les autres, je les livre à l'auteur de la parodie de la *Dunciade* de *Pope*, qui n'a rien fait de mieux, à mon sens, qu'un fils qu'on a reçu, depuis peu de jours, dans le corps du génie, mais qui ne m'a pas l'air de déclarer la guerre aux sots.

A propos de sots, je vous dirai que M. *Lemière* est bien le plus drôle de corps que *Melpomène* ait choisi pour chausser le cothurne. Je lui ai entendu réciter deux ou trois scènes d'une tragédie de *Guillaume Tell*, laquelle doit

être bientôt représentée, et dont les vers m'ont paru aussi rocailleux, passez-moi le terme ; que le pays de son héros.

L'éclat de mes productions provinciales ne m'a point encore fait sentir les dents de la critique ; mais je voudrais me procurer, par votre recommandation, quelque établissement qui me permît de cultiver, sous votre direction, les lettres pour lesquelles vous m'avez cru destiné. Je me flatte que vous voudrez bien entrer dans mes vues (1), et guider mes pas dans une

(1) Les vieux littérateurs savent que, pour me mettre à portée de cultiver, dans l'indépendance, mon goût pour la littérature, M. *Helvétius* m'honora d'une gratification annuelle de 1200 francs, dont j'ai joui jusqu'à sa mort, arrivée, prématurément, à la fin de 1771.

carrière où vous avez marché avec un éclat qui vous met à l'abri de ses peines et au-dessus de ses plaisirs.

J'ai l'honneur d'être, etc.

De l'Imprimerie de Rousseau, rue Poupée, n°. 7.

